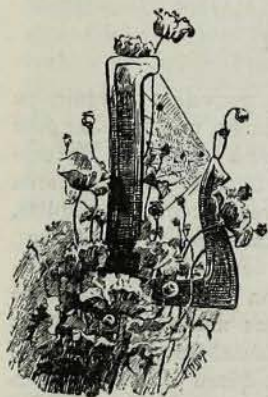




## Les Femmes dans la guerre de Vendée

SUITE ET FIN

### VI



LORSQU'ON tourne les pages de cette histoire, les noms se pressent, on voudrait saisir chaque physionomie noble ou douloureuse : Mme de la Roche Saint-André criant, à travers la fenêtre de sa prison, à ses fils, qu'elle voit marcher au supplice : « Mes enfants, mourez en Vendéens » ; Mme d'Armaillé, prête à descendre dans le fatal bateau des noyades, jetant sa fille aux bras d'une de ces généreuses poissardes nantaises qui recueillirent tant d'enfants d'aristocrates ; Mme de la Biliais, demandant au bourreau d'exécuter les siennes avant elle, pour ne pas les laisser exposées aux dangers de ces temps horribles ; Mlles de la Métairie, chantant leur cantique au pied de l'échafaud, et répondant à la foule qui crie qu'elles sont trop belles pour mourir : « Rien n'est trop beau pour le ciel ».

Il en est d'autres que le regard peut suivre plus longtemps lorsqu'il les a rencontrées.

C'est ainsi qu'une triste et brève histoire d'amour a rendu le nom d'Angélique des Melliers inséparable de celui du général Marceau. Après la bataille du Mans, des soldats l'avaient arrêtée dans sa fuite ; le jeune général vint à passer ; il intervint, ému de pitié, et ces deux natures, également hautes, se comprirent d'un seul regard. Sous ses haillons, Angélique était d'une beauté idéalisée par l'héroïsme qui la soutenait. Kléber, qui la vit, en parle dans ses Mémoires avec enthousiasme. Comprit-elle le sentiment qu'elle avait soudain inspiré ? Rien ne le prouve positivement, mais elle se confia à Marceau et accepta qu'il la ramenât à Laval, où elle espérait retrouver sa mère.

La prison de Nantes s'était déjà refermée sur Mme des Melliers et ses deux plus jeunes filles ; celles-ci, seules, en sortirent vivantes. Angélique dut accepter, jusqu'à ce qu'elle connût le sort des siens, l'asile que lui offrait Marceau, heureux d'être son unique protecteur.

En partant, il lui fit promettre de lui écrire. Mais le décret punissant de mort tous ceux qui donneraient asile à un royaliste, une fois promulgué, Angélique ne voulut pas compromettre ses hôtes, de braves gens qui l'aimaient déjà et insistèrent pour la retenir ; elle alla tout droit se dénoncer. De sa prison, — car le glorieux nom de Marceau, invoqué par elle comme celui d'un ami, n'avait pu couvrir ce double crime d'être Vendéenne et aristocrate, — elle écrivit au général, alors sur la frontière du Rhin. Il quitta son armée, accourut à Paris, arracha au Comité de Salut public un arrêt gracieux à Mlle des Melliers, et repartit en toute hâte pour Laval. Il arriva trop tard ; et la légende veut même qu'il ait aperçu, en débouchant, au galop de son cheval, sur la place, le bourreau qui brandissait cette tête aux longs cheveux blonds. On a ainsi attribué à la douleur de Marceau, si violente qu'elle faillit le faire mettre en jugement, sa mort, arrivée peu de temps après.

Le roman d'Eulalie Boguais de la Boissière eut un dénouement moins sombre. Ce fut aux mains du général Savary que tombèrent Mme Boguais et ses trois filles, avec tout un groupe de pauvres *brigandes*, égarées dans les rues du Mans, ce calvaire de l'armée vendéenne. Comme beaucoup de jeunes généraux républicains, Savary voulait bien faire la guerre aux hommes, mais il était écœuré par cette obligation



de massacrer de sang-froid des femmes épeurées et tremblantes. Il ordonna à ses soldats mécontents de les conduire à la prison. On leur fit traverser la grande place, où la commission de la Convention siégeait en permanence, faisant fusiller les Vendéens, refoulés de tous côtés dans cet étroit espace, ainsi qu'un misérable troupeau. Plusieurs d'entre elles, prises dans cette foule, y demeurèrent; les autres se jetèrent, comme en un refuge, dans les murs humides du couvent qui servait de prison. Chaque jour, quelques-uns des captifs entassés en ce lieu, sans feu, sans lits, sur la terre nue, par ce glacial hiver, en sortaient pour subir leur jugement et ne revenaient plus. Les maladies contagieuses se chargeaient de supprimer les autres. Une jeune fille, M<sup>lle</sup> de Bordigné, fut la première à solliciter le dangereux privilège de pénétrer en ce lieu terrible pour assister les mourants; elle succomba vite au typhus contracté dans cet air irrespirable; mais d'autres personnes généreuses la remplacèrent et consacrèrent leur fortune et leur influence à réclamer le plus grand nombre possible des femmes qui s'y trouvaient.

Un officier du Limousin, M. Fromental, venu dans ce but, aperçut Eulalie Boguais, dont les yeux bleus, la grâce timide lui gagnèrent le cœur. Il lui demanda si elle était seule; elle répondit en offrant de le conduire près de sa mère. Le jeune officier, sachant qu'un massacre était imminent, supplia les infortunées de se fier, la nuit suivante, à un geôlier qu'il paierait pour les sauver. Cet homme les cacha dans une cave, d'où elles entendirent l'épouvantable tumulte, les portes forcées, les cris des victimes égorgées. Quand un rayon de jour descendit par le soupirail, la mère et les filles, affolées, aperçurent, à quelques pas, deux femmes à genoux, pareilles à des statues de pierre. C'était l'abbesse du Ronceray, d'Angers, et une de ses religieuses, qui avaient passé cette nuit d'horreur à prier, sans un mouvement ni un soupir.

Le lendemain, la prison était de nouveau remplie. Fromental insista vainement pour obtenir de l'homme acheté par lui qu'il laissât évader M<sup>mes</sup> Boguais. Chaque jour, celui-ci augmentait son prix, devinant sans doute l'intérêt de cœur qui faisait agir l'officier. Enfin, Fromental, par des menaces, obtint la liberté de deux des jeunes filles, une seule étant inscrite avec sa mère sur le livre d'écrou.

M<sup>me</sup> Boguais ne savait, dans son angoisse, laquelle condamner à mort en la gardant près d'elle; les trois sœurs se livraient un combat de générosité. Le geôlier y mit fin en entraînant brutalement Eulalie et Céleste. Dehors, Fromental les attendait; il les cacha dans un caisson du convoi qu'il conduisait à Nantes. A mi-chemin, un serviteur dévoué leur fit prendre la route de Châteaubriand, où Eulalie arriva seule. Sa sœur avait

succombé en route à une crise atroce, causée, crut-on, par un empoisonnement.

M<sup>me</sup> Boguais ne devait pas tarder, elle aussi, à périr du typhus, dans cette épouvantable prison d'où sa fille aînée, Rosalie, ne put sortir que longtemps après, grâce à l'énergique insistance de M<sup>me</sup> Legris de la Pommeraye, une noble femme qui, sans craindre de se compromettre elle-même, sauva ainsi beaucoup de Vendéennes, en payant le plus souvent leur liberté. Quand Fromental vint retrouver Eulalie Boguais chez la protectrice respectable à laquelle il l'avait confiée, et lui tendit sa main loyale, la suppliant de ne pas l'épouser seulement par reconnaissance, ce fut de plein cœur que cette enfant isolée se donna à son sauveur. Le père, émigré, du fond de l'Allemagne; l'aïeule, de sa retraite d'Angers, envoyèrent leur bénédiction à cette union, destinée à être brisée, après seulement cinq années heureuses, par la mort de M. Fromental, qui avait racheté les biens des Boguais et s'était entièrement dévoué à cette famille.

## VII

On se demande ce que pouvaient devenir, au milieu d'un tel bouleversement, une foule de gens paisibles, désireux de rester à leur foyer, d'y prodiguer aux malheureux de tous les partis la charité de leur cœur? Les Mémoires, récemment publiés, de M. Boutillier de Saint-André nous l'apprennent, et c'est l'intérêt spécial de ces souvenirs, si ineffaçablement gravés dans son cerveau d'enfant de douze ans, que, de longues années après, il en retrouvait l'émotion poignante. On y voit d'abord, groupés comme dans un tableau de Chardin, les membres de cette famille, aïeuls, parents, cousins de tous degrés, menant, à Mortagne ou aux alentours, une vie digne et aisée. A côté du père, plus vivante, plus en relief que lui, peut-être, la mère se détache, telle que son fils la revôit : « grande, élancée, avec un port et des manières de reine », une haute intelligence et une vivacité que tempère le calme de son mari, auquel l'attachait une affection datant de l'enfance, car M. Boutillier, juge-sénéchal de Mortagne, avait épousé sa cousine Renée de la Chêze. Le premier coup de tocsin, dans leur existence familiale, c'est ce bruit absurde, le 22 juillet 1789, d'une prétendue invasion anglaise, qui créa d'un bout de la France à l'autre ce qu'on appelle, en Vendée, *la nuit de la peur*. M<sup>me</sup> Boutillier récite la prière du soir avec ses enfants, pendant qu'au dehors gronde un violent orage, quand on frappe violemment à la porte. C'est que les Anglais arrivent, dit-on; ils ne sont plus qu'à quelques lieues, massacrant, incendiant tout. Et pendant que M. Boutillier, alors maire, va prendre des mesures pour la sécurité de la ville, sans raisonner cette panique, la mère, tremblante elle-même, calme ses enfants surexcités en



leur contant des histoires. Au matin, les craintes s'évanouissent et le bon sens reprend ses droits. Mais il semble que ce soit là un présage. Bientôt, en effet, les mesures contre les prêtres et les aristocrates vont se multipliant; les gardes nationales abattent les croix. On ne parle que de prodiges, effrayant ces populations pieuses et ignorantes, persuadées que le Ciel va se venger : ici, une madone de pierre a pleuré; ailleurs, au sommet d'un chêne, la Vierge est apparue, son fils dans les bras. La mort du roi achève la consternation; et, devant la levée en masse, la Vendée prend les armes.

Avec sa logique de magistrat, esclave de la légalité, M. Boutillier, quels que fussent ses sentiments intimes, crut devoir rester neutre. Vainement ses deux frères, qui marchaient dans l'armée royale, lui affirmèrent, « en lui citant les paroles de Solon », qu'il se perdrait plus sûrement de la sorte. Il voulut demeurer dans Mortagne, ce centre de la Vendée, destiné à être constamment pris et repris par les deux partis. Les premiers excès des Vendéens vainqueurs trouvèrent en lui une énergique résistance; plusieurs fois il harangua éloquentement cette foule de paysans ivres et furieux, que leurs chefs n'arrivaient pas à contenir; il refusa de leur livrer les prisonniers républicains, qu'enfermait sa maison, pendant que, près de lui, sa femme, sans songer au péril possible, doublait son énergie de la sienne.

Aux Vendéens vont succéder les colonnes incendiaires; ce sont alors les préparatifs des heures solennelles, l'argent caché en terre dans des rouleaux d'argile sur lesquels est écrit : *A la garde de Dieu*; les parents menant leurs quatre enfants à une chapelle vénérée pour les remettre à la protection de la Vierge, qui devait en effet les préserver; enfin, l'abandon du logis, jusqu'alors gardé, et la fuite dans les bois. Mais une idée aussi héroïque qu'imprudente, caractérisant bien M<sup>me</sup> Boutillier, lui vient : c'est d'aller, avec ses deux plus jeunes enfants, demander au général républicain un sauf-conduit pour son mari. Elle part ainsi et se trouve prise au milieu de la bataille; entourée de feux qui se croisent, jetée à l'abri d'un fossé ou d'une haie, elle prend son parti et, tête haute, la figure sereine malgré ses angoisses, elle marche vers Mortagne, ses enfants à la main. Trois fois des soldats sont près de l'égorger; et quand la loyauté de sa parole, la fermeté de son attitude ont obtenu du général ce qu'elle voulait, il lui est impossible de rejoindre son mari. Elle rentre dans Mortagne, plein de cadavres, voit sa maison et celles de ses parents qui flambent, paie du don de son argentier des secours pour éteindre le feu et passe sa nuit à soigner les blessés.

Trois jours après, toute la famille, dispersée par une fuite au hasard, revint vivre comme elle put dans ces demeures à moitié détruites et cette petite ville affamée. M. Boutillier, dénoncé, avait dû pra-

tiquer une cachette afin de disparaître à chaque visite domiciliaire; il passait son temps à rédiger des mémoires justificatifs pour le cas où il serait jugé, s'illusionnant toujours sur les procédés sommaires de la justice d'alors. Sa femme, multipliant les démarches pour lui, se perdit elle-même. Un jour, la maison est envahie par des hommes armés qui lui ordonnent de les suivre, puisque son mari est absent; les cris des enfants sont si violents que leur père, caché dans la chambre haute, veut se livrer; les siens doivent l'en empêcher de force.

M<sup>me</sup> Boutillier, avec une énergie fière, un remarquable sang-froid, comparait devant le tribunal et répond à l'interrogatoire sans une défaillance. Quand ses enfants, très aimés à Mortagne, sont amenés par des amis pour attendre les juges, on les chasse à coups de pied et de crosses de fusil; alors, seulement, des larmes viennent à ses yeux secs et elle supplie :

— Ah! messieurs! vous m'avez en votre pouvoir, épargnez mes enfants.

Renvoyée devant les juges de Cholet, elle demande, comme unique grâce, de passer, avant le départ, une dernière nuit dans sa maison; telle est la confiance inspirée par cette noble femme que les officiers républicains répondent d'elle sur leurs têtes. Nuit de larmes, de prières, d'adieux qu'on sent suprêmes, et au matin, fidèle à sa parole, M<sup>me</sup> Boutillier, loin de fuir, retourne se livrer, osant à peine embrasser ses enfants, de peur de les éveiller et de perdre tout courage.

Quelques semaines après, son fils la revoit encore une fois à Cholet; elle donne à cet enfant des conseils pour toute sa vie, le bénit, le suit longuement des yeux au départ, avec un brisement qu'on devine, pensant aux trois autres, dont le plus jeune n'a que quatre ans, et qu'elle laisse livrés à la misère, à tous les périls, pensant au mari que son dévouement ne sauvera pas. Après ce jour elle disparaît... Est-ce au château d'Angers ou au couvent du Calvaire, transformé en prison, qu'elle a été jetée? Aucun signe ne sort plus de l'inconnu qui l'enveloppe. Seulement, quand son mari, dans le vain espoir de la sauver, de se sauver lui-même en se faisant juger, se livre aux tribunaux de Nantes, il entend un de ses accusateurs, un homme auquel il a sauvé la vie, lui dire : « Si les royalistes m'ont fait grâce à ta prière, c'est que tu étais leur ami... Quant à ta femme, elle est morte dans les cachots d'Angers. »

Dès lors, M. Boutillier cessa de défendre sa tête, et, le lendemain, il montait à la guillotine, soutenant, chapeau bas, une vieille dame infirme qui avait peine à en gravir les degrés. Les enfants orphelins n'eurent jamais d'autre certitude du sort de leur mère, ne surent rien de sa fin. Ce fut quarante ans après que les recherches d'un de ses petits-fils découvrirent l'acte mortuaire de cette noble femme, tuée par les souffrances morales, plus encore que par d'affreuses privations, derrière



les tours effrayantes de la vieille citadelle angevine, l'ensevelissant, vivante, déjà comme un tombeau.

## VIII

A côté de ces femmes, de ces jeunes filles qui portent les vieux noms de la Vendée et de l'Anjou, les paysannes ont droit à leur place. Sublimes de dévouement, nous l'avons vu, elles le furent aussi de courage, et de ces humbles l'on pourrait citer des mots d'une grandeur singulière. Combien se laissèrent massacrer pour ne pas révéler la retraite d'un prêtre ou d'un chef ! Quelques-unes étaient parvenues à se glisser dans l'armée sous des habits d'hommes, emportées par l'irrésistible besoin de se battre. On les a surnommées les *Jeanne d'Arc* de la Vendée ; mais la sainte Lorraine, en entraînant ses troupes derrière son étendard, n'a jamais versé le sang. Renée Bordeaux, surnommée le brave Langevin, frappait, elle, de fort bon cœur, et, dans les courts Souvenirs qu'elle a dictés, elle énumère, avec un sang-froid digne de nos vieilles chansons de geste, le nombre de bleus tués par elle. Quarante-deux membres de sa famille avaient péri ; elle prit les habits de son frère mort, détacha de la cheminée le fusil paternel et partit les venger. Elle avoue franchement sa peur aux premières décharges ; elle fit une courte prière, dit-elle, et cette frayeur disparut « comme par un miracle ». De la femme elle ne garda que la pitié, l'élan généreux qui la poussait à se précipiter là où il y avait des faibles, des blessés à défendre, à transporter, à sauver. Toujours debout, elle faisait sentinelle, la nuit, à la place des camarades, demeurait en arrière-garde, ne s'inquiétait de ses blessures que pour apprendre à tirer de la main gauche quand la droite était hors de service : « Pourquoi marches-tu, puisque tu es blessé ? » lui disait Stofflet, souvent assez brutal, et Renée répondait sur le même ton : « Parce que je veux me faire blesser encore ! » — Là-dessus il la menaçait du plat de son sabre, et on est obligé de l'arrêter, en lui disant que c'est un de ses plus fidèles cavaliers. Dès lors il garda Renée près de lui, et l'emmena dans son camp retranché de la forêt de Vezins, d'où elle sortait pour faire à elle seule un « rassemblement » et fonder à l'improviste sur l'endroit où on lui désignait quelqu'un à défendre ; ce fut elle qui vint au secours de M. et de M<sup>me</sup> de La Bouère, à l'attaque de la métairie des Aubiers. Sa gloire est d'avoir sauvé le corps d'Henri de La Rochejacquelein. Le jeune général fut tué en poursuivant quelques bleus qui saccageaient une ferme ; ses amis, devant l'impossibilité de l'emporter, lui mirent seulement une cocarde républicaine, pour préserver ses restes des outrages. Mais Renée Langevin ne voulut pas que « Monsieur Henri », qui semblait aux paysans l'âme de cette guerre, de-

meurât sans sépulture ; elle revint la nuit, au péril de sa vie, avec quelques compagnons, creuser une fosse au pied d'une haie vive et l'y ensevelir.

La tête de Langevin avait été mise à prix ; aussi, comme un déguisement, reprit-elle ses vêtements de femme, sous lesquels il lui arriva plus d'une fois de dépister plaisamment les recherches ; mais, dès qu'éclatait un nouveau soulèvement, elle retournait se battre. Elle finit par être arrêtée, subit plusieurs dures années de prison, d'abord au château d'Angers, puis au Mont Saint-Michel. Sous la Restauration, la farouche héroïne, présentée au roi, eut un vrai succès aux Tuileries, et obtint une pension qui lui permit de vivre.

Tout aussi brave et plus touchante est la pauvre petite Jeanne Robin, la fille d'un métayer de M. de Lescure. Le curé de son village de Courlay n'avait jamais pu la dissuader de suivre à l'armée son père et son frère. Le jour du « rassemblement », elle arriva avec les autres, le fusil sur l'épaule, ayant près d'elle, pour garde-du-corps, son chien Chanzeau, un grand griffon noir qui ne la quittait pas. Elle était fiancée au courrier de Lescure ; tous ses camarades savaient qu'elle était, suivant son mot, « une fille digne d'être un homme » et la respectaient. Elle confia son secret à M<sup>me</sup> de Lescure, en lui demandant une paire de souliers et en la suppliant de ne rien dire au général, qui l'eût renvoyée. Pourtant, à l'attaque de Thouars, elle combattit près de Lescure, lui criant : « Mon général, vous ne me dépasserez pas ; je veux aller plus près des bleus que vous ». — Une balle l'atteignit, elle tomba, et son frère et son fiancé, — car le père Robin avait été tué peu de jours avant, — la portèrent au pied d'un arbre. Un vieux prêtre était là, absolvant et relevant les blessés ; le fiancé de Jeanne l'amena ; elle voulait, avant de mourir, qu'il bénît son mariage. Il fallut se hâter, l'agonie dénouait déjà ces mains enlacées. Mais Jeanne donnait sa vie, ses vingt ans, son amour, de bon cœur et sans une plainte. Quand ce fut fini, les deux hommes l'enterrirent rapidement et retournèrent à la bataille ; le chien garda seul la tombe ; le lendemain, on l'y retrouva mort.

## IX

Lorsqu'enfin, après Thermidor, le gouvernement comprit que cette population inflexible, « acharnée d'aller en paradis », écrivait Hoche plus tard, se laisserait égorger tout entière plutôt que de céder à la force, une femme, la première, conseilla d'essayer des moyens pacifiques. C'était M<sup>me</sup> Gasnier-Chambon, une gracieuse créole qui, veuve et ruinée par la révolte de Saint-Domingue, était venue se réfugier à Nantes. Pendant la terrible dictature de Carrier, elle habitait la même maison que plusieurs membres du tribunal ; elle les invitait à déjeuner, et profitait du moment où ils dégustaient l'excellent café dont elle avait le



secret, pour leur arracher quelques grâces, s'excusant plaisamment des fleurs de lys qui décoraient sa nappe et ses assiettes : « — J'ai tout perdu, il faut bien me servir de ce qui me reste ; qu'est-ce que cela fait ? » — Un emprisonnement momentané ne lui ôta rien du sang-froid souriant avec lequel elle tentait les entreprises les plus audacieuses. Elle avait gardé son costume créole, sa coiffure : le fichu coquettement noué. Dans ses courses à travers Nantes, elle était suivie de sa cuisinière, un grand panier au bras. Cette cuisinière n'était autre que M<sup>lle</sup> de Charette, la sœur du général, qui, préservée par ce déguisement, trouvait moyen d'envoyer d'utiles avis à son frère, de lui faire même passer de la poudre, en se glissant hors des fortifications par la cave d'un cabaretier, le dangereux sac d'une main, une chandelle de l'autre.

Intelligente, adroite, M<sup>me</sup> Gasnier devina, chez Canclaux, chez Ruelle, les nouveaux représentants envoyés à Nantes après la condamnation de Carrier, la fatigue de cette lutte interminable, de ces exécutions odieuses qui ne vidaient pas les prisons. Elle offrit de servir d'intermédiaire de paix avec Charette. Sa franchise originale, sa grâce de créole lui permettaient de tout dire, et elle fut écoutée. On l'envoya en parlementaire, accompagnée de M<sup>lle</sup> de Charette. Arrivées, dans leur bateau, sur la Loire, en vue des postes royalistes, elles arborèrent, comme drapeau blanc, une des fameuses serviettes fleurdelysées. En ramenant sa sœur au général, M<sup>me</sup> Gasnier avait trouvé le meilleur moyen d'être entendue. Cependant, à traverser ce pays ravagé, son but lui paraissait plus que difficile à atteindre. Comment les Vendéens pourraient-ils admettre de traiter avec de tels ennemis ? Mais les forces étaient à bout, les chefs morts pour la plupart, les soldats découragés. D'ailleurs, les conventions dont M<sup>me</sup> Gasnier apportait les préliminaires, conventions trop larges pour être sincères, garantissaient aux royalistes ce qu'ils avaient cherché à défendre : leur liberté politique et religieuse. Le traité de pacification fut signé à La Jaunaie, et Charette fit son entrée triomphale à Nantes, aux côtés des généraux républicains ; derrière eux venaient leurs troupes, mêlées et confondues, le drapeau blanc auprès du drapeau tricolore.

Un an après, Charette, prisonnier, rentrait à Nantes pour y être exécuté ; ce fut encore M<sup>me</sup> Gasnier qui soutint sa sœur et sa belle-fille dans cette terrible épreuve. La pacification n'avait été qu'apparente, les haines restaient vives, les traités avec les Vendéens et les Bretons étaient sans cesse violés, ce qui amenait de perpétuels soulèvements. La Convention prit alors le parti de confier au général Hoche cette tâche en apparence irréalisable. Des trahisons la lui facilitèrent, faisant tomber entre ses mains Stofflet, fusillé à Angers, et Charette, fusillé à Nantes. Le désastre de Quiberon venait de porter un coup terrible aux royalistes. Hoche comprit qu'il fallait ôter les

soldats aux chefs qui restaient ; il proclama l'amnistie pour les paysans, rouvrit les églises, et offrit le repos à ces malheureux épuisés.

Néanmoins, des « rassemblements » éclataient toujours comme un feu mal éteint se rallume. Hoche et, après sa mort, le général Hédouville jugèrent plus sage de négocier avec les derniers chefs angevins. Ce fut encore à une femme qu'on s'adressa pour servir de médiatrice, une femme d'intelligence et de cœur : la vicomtesse de Turpin-Crissé. Son rôle fut plus difficile que celui de M<sup>me</sup> Gasnier ne l'avait été. Les gentils-hommes se souvenaient trop d'avoir été dupes du traité de La Jaunaie et lui opposaient des refus inflexibles. Cependant elle réussit, à force de modération, de douce et sagace influence, et Scépeaux put dire publiquement : « C'est M<sup>me</sup> de Turpin qui décide de la paix, il ne nous reste qu'à la signer ».

Ce fut à Montfaucon, en 1800, que se conclut la pacification définitive. Un nouvel acteur y était intervenu : celui-là s'appelait Bonaparte.

## X

Nous n'avons fait que nommer Quiberon ; ce souvenir lugubre ne peut être écarté quand il s'agit des femmes de l'Ouest. Le rôle des Bretonnes avait été plutôt passif dans la Chouannerie. C'est cependant le nom d'une d'entre elles qui doit s'inscrire au début de cette guerre : Thérèse Le Moellien, une jeune fille, confidente énergique et active de son cousin La Rouërie, dans la conspiration avortée qui précéda de peu les prises d'armes, et marchant à l'échafaud, dédaigneuse et sereine, après avoir brûlé la liste des conjurés, pour sauver du moins le plus de vies possible. D'autres femmes servirent aux Chouans de messagères ; plusieurs, comme M<sup>me</sup> Taupin, de Tréguier, périrent pour avoir donné asile à des prêtres. Cependant la guerre bretonne, par sa forme même, était trop différente de la guerre vendéenne pour que les femmes y fussent également entraînées.

Mais on les retrouve bien elles-mêmes, fidèles et généreuses comme au temps où elles filaient pour la rançon de Duguesclin, chaque fois qu'il s'agit de dévouement. Nulle part elles n'en montrèrent davantage qu'au lendemain de cette désastreuse tentative, de cette bataille de vingt-trois jours qui jeta dans les prisons d'Auray et de Vannes plus de quatre mille émigrés et inscrivit sur l'ossuaire du Champ des Martyrs tant de noms de la noblesse française. Parmi eux les dames bretonnes comptaient assurément plus d'un parent ou d'un ami, mais, sans distinction, elles se consacrèrent à tous pour les sauver ou du moins adoucir leurs derniers jours. La comtesse de Gouvello, M<sup>lle</sup> du Parc, M<sup>mes</sup> Marquet, d'autres encore, animant de leur exemple les femmes de la bourgeoisie et du peuple, prirent à l'envi la place des servantes à gages, auxquelles, seules, on laissait



accès dans les prisons, pour y accomplir les besognes les plus serviles. Elles cuisaient les aliments, soignaient les malades et en profitaient pour prodiguer des consolations, se charger des messages d'adieu.

Lorsqu'ils les voyaient occupées, de leurs mains délicates, à casser du bois, à allumer les feux, les prisonniers voulaient les aider; elles protestaient en leur disant que, s'ils se servaient eux-mêmes, on les empêcherait, elles, de revenir. Elles firent mieux; au péril de leur vie, plus d'une évasion fut combinée et exécutée, avec l'aide, ajoutons-le, des officiers et des soldats républicains, pleins d'horreur pour cet égorgement systématique, après un combat loyal. Afin de former les tribunaux militaires et les pelotons d'exécution, il fallut recourir à des volontaires étrangers, auxquels on confia aussi la garde des prisons. Quand elles apportaient des provisions aux guichets, les dames bretonnes devaient subir leurs insultes ou leurs plaisanteries grossières; elles ne paraissaient pas les entendre, à moins qu'elles ne leur imposassent silence par une réplique hardie.

— N'est-ce pas, citoyenne, disaient-ils à une jeune fille, que tu es républicaine? — Oui, répliquait-elle, comme Charette! — Et le nom du terrible chef, qui, tenant encore la campagne, avait annoncé qu'il fusillerait autant de prisonniers républicains qu'on exécuterait de royalistes, faisait taire les railleurs.

Chaque jour, un certain nombre de captifs étaient emmenés à Quiberon, jugés, puis fusillés au matin sur le bord de la mer, dans cette lande brumeuse de Kerzo, dont l'intense mélancolie étreint encore si douloureusement le cœur. Un de ces condamnés, M. de Boishérait, trouva moyen d'échapper à son escorte et de se perdre dans les blés, prêts à être moissonnés. Il alla frapper à une ferme; la métayère venait de se lever; elle accueillit et cacha trois mois le proscrit dans son grenier, à l'insu de son mari, farouche patriote. Pour seule complice elle eut la sœur du curé de Quiberon, qui l'aida à faire évader Boishérait, déguisé en pêcheur, dès que l'état du pays le permit.

Parmi les chouans il y avait des enfants: le jeune de Talhouet, seize ans; le jeune Le Métayer, dix-huit. Leurs mères étaient venues à Auray; M<sup>me</sup> de Talhouet s'évanouit en entendant, au guichet de la prison, son fils répondre à l'appel de son nom; elle espérait encore qu'il avait pu s'échapper. M<sup>me</sup> Le Métayer était de la race des femmes qui meurent debout. Elle voulut paraître devant la commission militaire et réclama le droit de défendre son fils. En vain lui imposa-t-on brutalement silence; elle parla, elle s'accusa d'avoir ordonné à cet enfant de partir; il n'avait agi que par obéissance, elle seule devait être jugée, et non pas lui. Malgré tout, Le Métayer fut condamné. Sa mère le suivit dans le champ lugubre où se passait la dernière nuit, l'exhortant, priant avec

lui, soutenant son âme jusqu'à la fin. Quand l'aube parut, elle l'accompagna encore au lieu de l'exécution et, comme les soldats le mettaient en joue, lui jeta ces mots: — Demande pardon à Dieu; crie: Vive le Roi! — Et le jeune homme tomba, en faisant écho à ce cri héroïque.

Alors M<sup>me</sup> Le Métayer défaillit. Presque folle, marchant au hasard, elle revint au champ où étaient parqués d'autres malheureux qui attendaient leur jugement. Il y a un remède au désespoir, même le plus cruel: le dévouement; mais ce remède n'est accessible qu'aux natures très hautes. M<sup>me</sup> Le Métayer n'avait plus de larmes; elle trouva, les yeux secs, la force de parler à ces prisonniers, de les conseiller sur la manière de répondre à leurs juges, et ne voulut plus les quitter, comme si elle revoyait en eux son fils. Quelques-uns, échappés à la mort immédiate, ayant été ramenés à Auray, elle passa ses journées à la prison, se consacrant à leur service; la vénération qu'elle leur inspira se retrouve dans le portrait que Tercier, un de ceux-là, a tracé de cette « femme forte ». C'est lui qui, dans ses Mémoires, rend l'hommage le plus complet au courage et à l'intelligence que les femmes de la Bretagne et du Maine vouèrent à la cause royale, se mettant sous les ordres des chefs, affrontant de réels dangers pour porter les messages et les secours, recueillir les blessés et, au plus fort de l'été, aller, avec leurs servantes, remettre leurs corbeilles pleines d'aliments aux chouans cachés dans les bois et les champs de blés. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la Chouannerie. La comtesse Ogier, dont le château, non loin du Mans, servait de centre aux correspondances et aux conseils de guerre, parcourait souvent la campagne, déguisée en paysanne, pour panser les blessés, qui la nommaient « la Mère des Chouans ».

Cette étude donnera une idée de ce que fut pour les femmes, et par elles, la guerre vendéenne, dont l'histoire ne saurait entrer dans un cadre aussi restreint. Si un seul parti y tient toute la place, c'est qu'en Vendée, comme en Bretagne, les femmes dignes qu'on parle d'elles furent toutes de celui-là, jusqu'à mourir pour lui, à lui donner ceux qu'elles aimaient.

Du moins, nul ne refusera de leur faire leur part dans cette appréciation d'un écrivain regretté, qui ne saurait être suspect de partialité à l'égard des Vendéens, puisqu'à ses yeux, dit-il, « en combattant la Révolution, ils combattirent la France ».

« Mais, ajoute éloquemment M. Jules Simon, je lis dans leurs cœurs: c'était à elle qu'ils donnaient leurs vies. Et je lis dans l'histoire qu'ils ont en effet servi la France, car ils lui ont légué un grand souvenir et la preuve, si chère à recueillir, que cette terre française est toujours la terre nourrice des grands soldats et des grands dévouements. »

A. CHEVALIER.





## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

VI



PIERRE est tout étonné, en arrivant à Kerhédren par une de ces gaies matinées printanières qu'il aime tant, de ne pas entendre les cris joyeux des enfants et de ne voir que le gros Vasco accourir au devant de lui en secouant son énorme tête frisée. Le terre-neuve s'élance jusqu'aux épaules de Pierre.

— Là, là, Vasco ! va coucher. Voyons, aboie, appelle. On se croit chez la Belle au Bois dormant.

Les fenêtres sont fermées.

— Il n'y a donc personne ici, crie Pierre en approchant du château et en se reprochant de n'avoir pas prévenu de son arrivée, pas écrit depuis si longtemps.

Martin, le vieux domestique de son père, paraît enfin, la casquette à la main.

— Vous, monsieur le comte, et personne qui n'est là. Et votre lit, et votre déjeuner ! Encore heureux que je sois resté ! J'avais bien envie tout de même d'aller aussi voir ce pauvre capitaine, mais ma place est ici, j'ai pensé. Et comme cela se rencontre. Si vous étiez arrivé sans même trouver le vieux Martin pour s'occuper de vos petites affaires ! Donnez-moi tout cela, M. Pierre, que je monte me dépêcher. Entrez à la bibliothèque, tout sera bien vite prêt, car, depuis la mort de feu M. le comte, vous savez si j'ai manqué un jour de faire sa chambre. Ça va bien, monsieur Pierre ? Vous avez besoin de reprendre un peu bonne mine ? Venez-vous pour longtemps ?

— Dix jours, mon vieil ami. Mais dis-moi où est passée toute ma famille ?

— Monsieur le comte n'a pas reçu la lettre de Mme Alix ? Elle est partie à Belle-Isle pour soigner M. Yves et a emmené les deux enfants, car on

avait bien peur pour leur père. Elle ne l'a pas su tout de suite, mais j'étais bien peiné, moi, et si, bientôt après, M. le curé n'était venu me rassurer, je partais là-bas, quoique M. Yves ait auprès de lui Mathieu. Le Bon Dieu a été bien bon tout de même ! Et quand notre petit Jehan-Pierre est arrivé sur les épaules de Guéréneq, il paraît que tout le monde sanglotait et voulait l'embrasser. On l'a couché tout étourdi et meurtri par la corde et les coups de mer. Et puis, lui, quand il s'est éveillé, il a seulement ri et demandé si son papa avait sauvé beaucoup de monde du naufrage. Brave petit ange ! Madame était comme folle, on a dû l'enfermer toute la nuit et, le lendemain, dès qu'elle a su le capitaine à Belle-Isle, elle a voulu y partir, malgré la mer encore bien mauvaise. Guéréneq est revenu chercher M. le curé et les petits. Cela vous secoue, tout cela. J'ai pleuré, monsieur Pierre, comme une vieille bête et, pour un peu, je recommencerais.

Pierre avait également renoncé à arrêter son vieux serviteur et à comprendre tous les détails de la scène qu'il commençait à saisir. Il lui adressa quelques questions rapides, fit demander au plus tôt une barque vigoureusement parée et, sans attendre davantage, s'élança à son tour sur la route de Belle-Isle.

Chemin faisant il eût tant qu'il voulut de nouvelles explications ; tous ne parlaient que d'Yves et de la Marie-Alix, et les impressions les plus saines achevaient de chasser loin de Pierre les fades souvenirs de l'hiver parisien. En même temps s'en dégageait, toute brillante, l'image de Madeleine ; en se rapprochant de sa famille et de son passé il lui semblait se rapprocher d'elle. Son imagination associait elle et lui-même à des scènes palpitantes, parallèles à celles qui venaient de se jouer entre Yves et Alix ; il aspirait longuement la fraîche brise salée et il se sentait gai, libre, fort.... et amoureux !

Le premier objet qui frappe ses yeux en arrivant au port de Belle-Isle, c'est la haute stature de Guéréneq, tenant dans chacune de ses larges mains le frêle bras d'un des enfants d'Yves. Tous les deux semblent en extase devant ce que leur raconte le matelot ; par moments, le petit Jehan bat des mains et parle avec animation. C'est Yvonne qui aperçoit d'abord « oncle Pierre », et s'élance en



petites trébuchades maladroites pour l'embrasser la première. Guérénez met de la complaisance à retenir un peu le fougueux Jehan, et ensemble tous deux viennent rouler dans les grandes jambes de Pierre.

— Comment va votre papa ?

— C'est le naufrage. Moi j'y étais aussi, mais papa n'a pas voulu que je l'aide et les rochers lui ont fait bien mal. Moi, on m'a ficelé comme ça, sur le dos de Mathieu.

Celui-ci l'interrompt :

— Le capitaine va mieux, mon lieutenant, il est hors d'affaire. Mais j'ai eu peur tout de même, par rapport à la blessure de la tête. Je vais vous conduire près de lui, à côté, à l'auberge du Palais. Par bonheur, la grande chambre du premier était vide, on a pu l'y porter tout de suite. Il est resté quatorze heures sans connaissance. Là-bas, dans les rochers, il faisait pas plus attention à lui qu'à une épave, et la mer l'a traité de même, roulé, rouleras-tu, et il retournait toujours à ces maudits brisants, jusqu'à ce que pas un n'y reste. Un rude matelot tout de même ! Je l'ai toujours dit qu'il en remonterait aux meilleurs. Kervadec ne pouvait pas l'arrêter plus que moi : — Laissez faire, capitaine, laissez faire ! — Ah bien ouiche ! C'est comme si on avait chanté une romance d'amour à une bouée. Le sang lui coulait de partout, et il piquait, et il plongeait toujours au milieu de tout cela...

— Le lieutenant ! cria Mathieu de sa bonne voix enrouée, en frappant à une porte devant laquelle il s'arrêta, respectueusement découvert.

— Toi ici, Pierre ? Quelle bonne surprise !

Et Alix se jeta au cou de son frère.

— Ne le réveille pas surtout. Vois comme il est calme maintenant. J'ai fait un vœu à sainte Anne, elle m'a exaucée. Dans trois jours, si la mer est bonne, nous pourrons le ramener à Kerhédren. Tu n'as pas idée comme il a été beau, mon Yves, beau de courage, de force, d'imprudence, de folie. Je me suis fait raconter tout par chacun de ceux qui étaient avec lui.

— Je sais, petite sœur, on ne parle que de ton Yves, et rien de ce qu'on m'a dit ne m'a étonné. Je l'envie bien, je t'assure, ajouta le jeune homme en regardant sa sœur qui s'était remise tout auprès du lit, dans le fauteuil qu'elle avait évidemment pu quitter depuis maint jour et mainte nuit, et d'où elle passait doucement sa petite main au milieu des bandages de la tête d'Yves. Oui, je l'envie. Plus que jamais !

— N'est-ce pas que tu voudrais être à sa place ? Moi aussi ; c'est si vraiment beau de jeter comme cela sa vie entre les mains de Dieu et de ne penser qu'à arracher des victimes à ce grand et terrible océan, lutter corps à corps avec lui et triompher ! Mais je préfère encore être à ma place à moi, parce que je l'aime et que je suis fière de lui.

— Suppose qu'à la suite de n'importe quoi je

sois dans l'état d'Yves, qui est-ce que j'aurai pour me regarder et me veiller comme cela ?... Voilà, chérie, pourquoi je l'envie. Me comprends-tu ?

— Méchant ! crois-tu que je te laisserais soigner par ton ordonnance, par hasard ? Tu as raison, pourtant. Marie-toi. Quelqu'un qui t'aime bien, là, bien ! et que tu aimes, toi aussi, tu sais, jusqu'au fond, comme on n'aime qu'une fois.

— Comme on n'aime qu'une fois, c'est vrai, tu as raison... Aussi, si je ne l'épouse pas, je n'aimerai jamais vraiment ma femme, acheva Pierre lentement, parlant plus à lui-même qu'à sa sœur.

Celle-ci ne laissa pas tomber cette sorte de regret poignant, de vœu ardent si clairement exprimé, moins par la phrase rapide que par le regard et le soupir qui l'accompagnaient.

— Tu as beaucoup de choses à nous raconter, n'est-ce pas ? Moi, tu sais, je ne te parlais plus de rien dans mes lettres, parce que je croyais que c'était fini. Tu as cessé brusquement d'en parler et d'écrire même, je puis dire, paresseux ! Je t'avoue que je suis très intriguée, bien qu'Yves, lui, rit un peu quand je dis cela.

— Pourquoi rit-il ?

— C'est de ta faute, tu lui as écrit un jour (quatre lignes !) que tu n'avais plus un instant, embrigadé dans la joyeuse bande de Mme Dar-meuse. Et, dernièrement encore, le petit Couëdic prenait un air malin pour me demander ce que tu faisais de Roberte. Or, je croyais qu'ELLE s'appelait Madeleine, cet hiver. Est-ce la veuve ou la jeune fille qui sera ta fiancée ?

— Ne te laisse donc pas taquiner, mon vieux, interrompit Yves en achevant de s'éveiller et en tendant la main à son beau-frère.

## VII

La semaine a passé pour tous avec une rapidité incroyable. Kerhédren a vu rentrer ses hôtes, et la permission de Pierre touche à son terme. Comme toujours, ce sont des journées exquises que lui a procurées son cher vieux toit. Dès l'aube il est debout, ouvrant largement les deux grandes baies qui laissent entrer à pleins flots les senteurs des roses précoces et l'air salé de la haute mer. Il regarde longuement ce golfe tant aimé, le cadre de si doux souvenirs, et au delà, d'où vient la brise, les horizons sans limites auxquels il n'a pas renoncé sans regret.

— Ni Marie ni Alix n'ont besoin de moi. Que fais-je ici ? se disait-il tristement à son arrivée. Et surtout que fais-je à Vincennes ? — Mais il ajoute bien vite maintenant : — Si j'étais marin, Madeleine se serait-elle trouvée sur ma route ? Et je la veux, et je l'aurai, et j'aurai nôtre le bonheur d'Yves et d'Alix.

Et il se prend la tête dans les mains, il chante,



il rit, il joue avec ses neveux, qui ne l'ont jamais vu aussi gai.

— Non, voyez-vous, je me sens tout délesté depuis que je vous ai tout raconté. N'est-ce pas que j'ai été cosaque ?

Yves et Alix l'ont tout à fait remonté.

— Je reviendrai vous trouver si cela ne marche pas. Mais cela marchera. Prie pour moi, petite sœur. Je crois que le bon Dieu doit écouter encore plus volontiers que les tiennes les prières de Marie, qui n'a pas un Yves entre Lui et elle. Mais elle est partie si loin. Et où la prendre là-bas ? Aussi donne-moi double ration, n'est-ce pas ?

— Tu reviendras me trouver, oui, moi, mais seule, sans doute, car il veut repartir encore... Oh ! pourquoi, Yves ?

— Je veux ? Tu dis que je veux ? C'est si dur, hélas ! de s'en aller. Je suis si bien ici, c'est un tel Eden, le paradis sur terre ! Le quitter pour aller rouler là-bas, à des milliers de lieues ! Mais c'est bon, la mer ; c'est bon, sa grande solitude quand on aime, et c'est surtout bon, l'espoir. Je passe des nuits entières sur le pont à guetter l'étoile que nous avons choisie, à trouver en elle le reflet d'un regard, entendre partout des échos d'une même voix. Et tout est calme, calme et grand, calme et pur autour de moi... Il n'y a que la mer, vois-tu, la mer ou toi, mon Alix !

— Enfin, je te manque bien moins que toi à moi. C'est si naturel ! Moi, quand tu es loin, je suis comme un corps sans âme ; je puis voir briller toutes les étoiles, entendre chanter toutes les vagues, jouer avec nos bébés, les embrasser, les admirer : tout est vide, il me manque tout. Et tu pars, à peine revenu ! Reste !

— Tu ne le voudrais pas. Tu n'aimerais pas un grand fainéant toujours amarré au port. Viens, plutôt ?

— Si je te prenais au mot ? Mais nos petits ! Et Jehan, qui ne pense déjà qu'à partir comme son papa, le monstre ! Pourquoi ne ferait-il pas comme Pierre ?

— Passe pour un cadet : nous tâcherions d'en faire un petit terrien, n'est-ce pas, Pierre ? Mais, notre Jehan, c'est inutile, il avait la vocation avant la parole. Il est né marin, je ne vois guère de force humaine capable de l'en empêcher. Bon sang ne peut mentir, — commençait Yves gaîment avec cette nuance de dédain qu'a l'armée de mer pour sa sœur de terre ; la vue de Pierre l'arrêta à temps. Celui-ci acheva sa pensée :

— Va toujours, je me fais de plus en plus au plancher des vaches ; et si j'ai encore dans mon « bon sang » des bouffées de regret, je crois pourtant que je ne changerais plus ma part. Tu as le bonheur chez toi, marin endiablé qui me parles, et tu n'y es jamais ! Donnes-tu en moyenne à ta femme un jour sur deux de ta vie ?

— Dis tout de suite que je déserte mon foyer, que je suis un coureur, qu'Alix a une rivale.

Et Yves avait doucement étendu son bras autour de la jeune femme. Et ils avançaient tous les trois, chacun plongé dans un monde de pensées dont rien d'extérieur n'aurait pu le distraire.

— Quand nous invites-tu à ton mariage, Pierre ? dit enfin son beau-frère. Voyons, calculons ; tu vas la revoir ces jours-ci... Où ? Vas-tu aller chez eux ?

— Ma foi, cela leur semblerait peut-être bien..

— Et pourquoi as-tu peur de leur sembler si ? Prétends-tu l'épouser sans en avoir l'air ?

— Pas précisément. Mais, pour la première fois, j'aimerais mieux la rencontrer... à l'Hippique, par exemple.

— Va pour l'Hippique ; mais vrai, mon cher, si tu me permets un conseil, ne sois pas aussi timide. Tu es décidé, toi ? Eh bien, pourquoi lanterner avant de savoir si elle est décidée, elle ? C'est en attaquant les positions de front qu'on les enlève le plus gaillardement. Devrais-je dire cela à un artilleur ?

— Et toi, Alix, as-tu la même idée ?

— Oh ! complètement.

— C'est juste, puisque c'est celle d'Yves. Je ne sais pas pourquoi je t'ai fait cette question. Alors, voyons, je la rencontre à l'Hippique, je la salue de loin, pour me rendre compte de l'effet, pour voir si elle a l'air de penser encore à moi. Puis je passe comme si de rien n'était.

— Pas du tout ! Tu l'abordes.

— Oui, Pierre ; tu sais, avec un air : Comment, mademoiselle, vous voilà de retour... Mais, dans le fait, est-elle de retour ?

— Oui, on ouvrait l'appartement au moment de mon départ ; et je l'ai lu depuis dans le *Gaulois*.

— Hier, n'est-ce pas ? C'est donc pour cela que tu ne quittes plus l'Indicateur, comme si tu ne savais pas nos trains par cœur, ou comme si on avait dû tout à coup en inventer un nouveau qui te débarque tout droit aux pieds de M<sup>lle</sup> d'Altemare. Mais reprenons : Comment, mademoiselle, vous voilà de retour ? Alors, elle, changeant trente-six fois de couleur : Oh ! monsieur Pierre (elle t'appelle M. Pierre, n'est-ce pas ?), oh ! monsieur Pierre, vous voilà ! Qu'avez-vous fait de bon cet hiver !

— Pourquoi veux-tu qu'elle me demande ce que j'ai fait de bon ?

— Pour dire quelque chose. Que veux-tu qu'elle te dise ?

— Je ne sais pas.

— Que lui répondras-tu ? — Je pensais tellement à vous que j'ai cherché à me consoler en flirtant avec M<sup>me</sup> Darmeuse, et n'ai pas, d'ailleurs, réussi un seul jour. — Pourquoi pas ? La vérité toute crue a souvent plus de mérite qu'on ne pense.

— Assez, voyons, vous vous moquez de moi. Du reste, j'aurais beau préparer ou me représenter je ne sais quoi, au dernier moment, ce n'est jamais ce qu'on avait prévu qui arrive.



— Tu as raison, saint Pierre, amoureux et martyr. Aussi nous ne te demandons plus qu'une chose, c'est de te marier bien vite pour que je sois encore là.

— Oh ! tu sais, si cela ne dépend que de moi...

— Ose, ose, ose, mille sabords !

— Tu irais, toi, l'embrasser carrément en pleine tribune du Jockey, ou l'enlever à la sortie de l'Opéra. Ces matelots, à terre, ça ne doute de rien !

— Ose, ose, ose ! ne cessèrent, malgré tout, de lui répéter Yves et Alix, encore au moment où il s'éloignait à toute vapeur de la petite gare de Plouharnel.

### VIII

— Tiens ! te voilà, vieux ! Quoi de neuf ? dit gaîment Pierre à son camarade, venu au-devant de lui.

— Je t'ai tout renvoyé là-bas, sauf une lettre qui t'attend depuis hier soir.

— De qui ?

— Ah ! tu sais, je n'ai pas l'habitude d'ouvrir ce qui n'est pas à mon adresse. Je crois cependant pouvoir te le faire deviner, quitte à te causer une déception si j'ai fait erreur. Allons, questionne par oui et non.

— Des Altemare ?

— Diable ! dit Faubert, en le fixant dans le blanc des yeux, mais ce n'est pas comme cela que l'on joue. On ne nomme pas, surtout quand c'est pour taper à côté. Questionne.

— Oh ! tu m'ennuies ! Est-ce un homme !

— Non.

— Une femme ?

— Oui.

— Jeune ?

— Oui ?

— Jolie ?

— Oui.

— Grande ?

— Oui.

— Mince ?

— Oui.

— Brune ?

— Non.

— Blonde ?

— Oui.

— Amusante ?

— Ouïïïï..

— Elle te plaît ?

— Assez pour ce que j'en fais.

— Et à moi ?

— Oh ! par exemple : *Oui !*

— Je donne ma langue aux chats.

— C'est que tu as deviné, ingrat ! Ainsi, l'air de la mer déteint même les sentiments.

— Tu aurais bien besoin, alors, très cher, d'y aller faire une saison pour ta moquerie. Tu reviendrais de là parfait.

— Mille grâces : tu es trop indulgent. Tiens, je ne veux pas te faire languir davantage. Voici le sachet. Dieu ! que ma poche embaume.

— Que devient-elle, cette brave Roberte ? reprit Pierre en ouvrant négligemment le billet.

— *I dont know, darling.* A propos, j'ai reçu des nouvelles des Wolsy : Miss Rebecca se conjoint... Tiens, pourquoi fronces-tu ton sourcil olympien ?

— Le diable l'emporte ! Vois plutôt :

« Cher monsieur et ami,

« La fin de votre permission doit vous ramener  
« auprès de nous. Faites-moi le très grand plaisir  
« de venir jeudi déjeuner avec nous. Nous irons  
« ensuite à l'Hippique ensemble. Ne me privez  
« pas de ce que j'attends avec tant d'impatience,  
« et laissez-moi vous redire mes sentiments de  
« très affectueuse sympathie.

« ROBERTE. »

— Bravo ! Et cela t'ennuie, maintenant ?

— Oui, carrément. C'est autre chose d'aller dans la maison, comme les camarades, pour passer quelques heures aimables et joyeuses à ses réceptions ou de savoir tout à coup qu'on veut faire de vous un fiancé, un second mari ! Me vois-tu remplaçant feu Darneuse ? Merci ! Pauvre femme ! Que d'illusions ! Et comment les lui enlever sans trop la blesser ? Alix m'a raconté les cancanes du gros Louvel (son frère) avec le petit Couédic... Tu ris, sceptique ; tu ris de tout !

— Cela a du bon, de rire de tout, je t'assure.

— Tu exagères, toi ; je ne t'ai jamais rien vu prendre au sérieux.

— Tu oublies les Wolsy.

— Vous avez fait les pitres ensemble. Mais tu appelles ça un sentiment sérieux !... Tu n'as même pas été triste une heure de leur départ.

— N'empêche que Roberte t'assomme et que M<sup>lle</sup> d'Altemare te tourne le dos. J'aime mieux mon système : Miss Mary m'a écrit ; c'est elle-même qui m'apprend le mariage de sa sœur en m'appelant son : *Dear captain Faubert*. Capitaine, tu entends ? La main dans le rang, monsieur, saluez cet ancien.

— Elle t'a vraiment écrit de nouveau ? Une vraie lettre ?

— Je te crois ! Et en anglais encore. Ce qui m'étonne le plus, c'est que j'ai tout compris.

— Ah ça ! tu as donc fait des progrès de géant ?

— Mais oui, je me suis cultivé pour me lancer dans la société étrangère. Tu ne voulais jamais me croire quand je te disais que je « pompais » les langues. D'abord, tu l'as dit toi-même : tu as été fou cet hiver. Tu m'as fait verser bien des larmes !!!

— Revenons à tes Wolsy. Depuis quand as-tu ressuscité ce flirt ?

— Depuis cette semaine. Je te dis qu'elle m'a écrit pour le mariage de Rebecca. Alors je lui ai répondu. Tiens, je sais mon commencement par



cœur : *Dear miss Wolsy, I cannot tell you how...*

— Oh ! merci !

— Cela ne t'intéresse pas plus que cela ? Tu as raison, d'ailleurs, tu ne comprendrais pas mes finesses de langage ! Viens te reconforter. Je t'ai préparé un *luncheon* dans mon domaine, et ensuite tu me raconteras les fruits de ta pointe chez ton fraternel ménage d'amoureux et tes plans de campagne pour toi-même. Va te laver, ajouta-t-il en ouvrant la porte de son ami ; je te donne dix minutes.

Et les heures s'étaient enfuies joyeuses et rapides, et le chaud soleil descendait moins brillant au milieu des jeunes futaies : les deux amis causaient encore.

Cinq coups se succédèrent lentement.

— Pas possible, s'écria Faubert en bondissant. La cathédrale déménage ! C'est que je dîne à Paris, en cravate blanche et à sept heures ; sept heures, je te demande un peu ! Et tout en haut des Champs-Élysées !

— Et moi qui n'ai pas répondu à Roberte pour demain !

— Fais comme si tu n'étais pas rentré.

— Impossible, puisque je tiens à l'Hippique de demain. Ah bah ! pauvre femme ! J'irai déjeuner et me sauverai ensuite, sous prétexte de rendez-vous. Cela s'arrangera très aisément. Je te quitte pour faire quelques visites d'arrivée, dont une à ce bien-aimé quartier qui me manque tant. Tu ne te la foutes toujours pas, toi ?

— Pas plus pour cela que pour autre chose. *In medio stat virtus*. Bonne chance ! A ce soir, du reste ; je viendrai te raconter...

— Merci, à demain ! J'aime mieux demain. Je n'ai pas fermé l'œil en wagon. Est-ce assez bête !

Et, laissant son ami s'escrimer entre ses apprêts, son ordonnance et les vestiges du festin, Pierre sortit en fredonnant.

## IX

— Avez-vous remarqué, grand'mère, comme il y a peu d'artilleurs au Concours hippique cette année ?

— Mais non, ma chérie. Tu sais bien, je n'y suis allée qu'une fois et encore parce que tu l'as absolument voulu. D'ailleurs, mes pauvres yeux ne saisissent plus très vite la couleur des jambes qui passent au galop devant eux.

— Je ne parle pas seulement des officiers qui sautent.

— Ah ! dans le public ? Je t'ai vue pourtant entourée d'hommages qui portaient les uniformes les plus variés. Mais, c'est possible, chérie.

Et M<sup>me</sup> de Mallevall qui avait repris son ouvrage d'un air distrait, releva la tête en remarquant que sa petite-fille prolongeait au piano le point d'orgue ouvert par sa réflexion sur l'Hippique.

Ce n'était pas la première fois que, depuis quelques semaines, Madeleine avait de ces airs rêveurs et absents qui préoccupaient la tendre sollicitude de sa grand'mère. Combien de fois, à Nice, au lieu de prendre au brillant tourbillon la place qu'elle y tenait si bien, la jeune fille avait-elle cherché un prétexte quelconque pour s'esquiver des invitations multiples : bals, five o'clock ou garden parties et n'y pas accompagner sa mère, plus mondaine que jamais, elle, toute à l'unisson de M. d'Altemare et de Christian.

La bonne dame recueille maintenant ces souvenirs. Et puis Madeleine ne lui a-t-elle pas parlé à plusieurs reprises d'officiers ? d'artilleurs, il lui semble même ? Certains détails, passés d'abord inaperçus, se dressent devant sa mémoire. Quels artilleurs ont pu laisser tant d'impression ? Elle ne connaît pas tous les danseurs de sa petite-fille ; elle entend des noms de temps en temps, des réflexions sur l'un ou sur l'autre, plus souvent sur les uns que sur les autres. Mais, de là à une conclusion ?... Et y a-t-il une conclusion à tirer ? Elle croit en être sûre ; plus elle y réfléchit, plus cette certitude prend corps. Ce jour où Madeleine l'a entreprise sur la rage d'épouser un militaire qu'ont cette année toutes ses petites amies !

— Est-ce que cela vous ennuerait beaucoup, grand'mère, de me voir aller en province, en garnison ? Moi, cela me ferait une peine très grande de quitter Paris ; pourtant il n'y a plus guère d'autres carrières, et je ne comprends pas qu'on épouse un homme qui ne fasse rien.

Une autre fois, n'a-t-elle pas appuyé, avec une insistance spéciale, sur deux garnisons « idéales » de l'artillerie : Vincennes et Versailles, « c'est comme Paris ».

Vincennes ? Mais nous avons reçu de jeunes officiers de Vincennes : M. de Kerhédren et M. Faubert. N'étaient-ce pas justement des artilleurs ? Et charmants tous les deux. Et M<sup>me</sup> de Mallevall se rappelle qu'elle avait un faible pour Kerhédren, bien que Faubert semblât s'occuper davantage de Madeleine. Oui, le jeune Breton surtout est charmant, si distingué de toutes manières ! Elle l'avait bien remarqué, étudié même, mais elle se souvient avoir entendu dire qu'il n'y a pas la moindre fortune chez les Kerhédren, et avoir aussitôt abandonné son idée. Madeleine ne saurait se passer de fortune et, malheureusement, avec son éducation, elle n'en a pas assez pour deux. Mais si les deux enfants s'aiment ? Ah ! est-ce que cela ne vaut pas cent fois mieux que tout le reste ?

Non, elle n'hésiterait pas à donner son consentement ; mais son gendre et sa fille ?

Et une ombre passe sur son front. M<sup>me</sup> d'Altemare tient bien aux dehors, au nom, sans doute, mais à l'argent aussi, au train de maison. Comme elle a pris vivement les dernières spéculations malheureuses ! N'aurait-on pas dit un deuil, une



catastrophe ? Mme de Mallevall avait eu envie de gronder doucement, elle se le rappelle, mais elle n'a jamais su gronder... Hélas !... Et elle hoche la tête en faisant son propre examen de conscience.

Madeleine ? Où est passée Madeleine ?

Le piano est refermé, le petit salon désert.

La portière se soulève, c'est Mme d'Altemare qui entre, le chapeau sur la tête, élégante, parfumée, toute prête à sortir.

— Tu n'as pas vu Madeleine ? Il est l'heure de partir.

— Je voudrais te parler.

— Qu'est-ce que c'est, chère mère ; je suis très pressée, si tu as quelques commissions, je vais envoyer Baptiste te les demander.

— Non, je voudrais que tu t'asseyes là un moment : il s'agit de Madeleine.

Et Mme de Mallevall commence à exprimer son inquiétude sur le changement de sa petite-fille, son soupçon qu'il y a quelque idée de roman là-dessous. Elle ne nomme personne, mais engage, supplie sa fille d'étudier et de chercher à découvrir. Du reste, je la confesserai, se dit-elle *in petto*, regrettant même peut-être de n'avoir pas commencé par là. Quand elle voit Mme d'Altemare, dont l'œil distrait n'a suivi que la pendule, se lever brusquement au milieu d'une phrase :

— Quatre heures ! A quoi pense Madeleine ? Nous avions rendez-vous à trois heures et demie. Pardon, maman, je me sauve.

Et la portière retombe sur elle avec de soyeux frôlements et un nuage parfumé.

La vieille dame essuie une larme et reste longtemps, longtemps, son ouvrage sur les genoux, le regard dans le passé et la crainte dans l'avenir qu'elle croit tout à coup sentir très court pour elle.

— Madeleine sera-t-elle heureuse ? Et si elle est heureuse, verrai-je son bonheur ?

Que faire pour qu'elle soit heureuse tout à fait, tout à fait heureuse, cette enfant adorée ? A-t-elle en elle-même les vrais éléments de bonheur ? Sans doute elle est bien élevée, mais dans le sens mondain du mot, bien élevée pour le monde, bien élevée en femme du monde, aucun sacrifice n'a été épargné pour arriver à ce but atteint. N'en avait-il pas été de même pour Mme d'Altemare ? Et si cette dernière est une femme irréprochable, est-elle orientée dans la vie sérieuse comme sa mère comprend qu'on le soit ? Est-ce la femme de devoir, la mère de famille toute à ses enfants ?... Non, c'est la femme du monde, jeune, brillante, entourée, qui s'amuse encore pour son propre compte et désire recevoir le plus tard possible le titre de grand-mère. Ah ! pourquoi gâte-t-on les enfants que l'on aime ?...

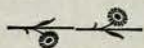
Comme beaucoup de femmes de sa génération, Mme de Mallevall n'a pas reçu une éducation très chaudement religieuse ; mais, sous l'influence de la vie, de la réflexion, du malheur, sa nature élevée et généreuse s'est tournée tout entière vers Dieu, et maintenant elle comprend que là est la base de tout édifice solide et de devoir et de bonheur. Elle voudrait pouvoir recommencer bien des choses et surtout, à ceux qu'elle aime tant, faire comprendre plus tôt ce qu'elle-même a compris trop tard. Elle serait si tranquille alors en partant pour ce lointain au delà qui, à elle, ne fait plus peur... Partir ?... Oui, on n'a pas en vain un tel pressentiment... Mais voir Madeleine heureuse du vrai bonheur. Mon Dieu, donnez-le lui, et puis prenez-moi comme vous le voulez.

Et une autre larme tombe sur son ouvrage.

— « Allons, dit-elle en se levant avec effort, elles vont rentrer, je ne veux pas les ennuyer avec de vilains yeux tristes. »

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



## PAYSAGE

*Le soir tombe. Là-haut, sur les collines sombres,  
Des saules et des pins jettent leurs grandes ombres ;  
Sous la lune qui monte on distingue à demi  
Les toits et le clocher d'un village endormi ;  
Un passeur, détachant la barque de sa chaîne,  
Lentement la conduit vers la rive prochaine...  
Et mon rêve devine et je cherche des yeux  
L'invisible passeur des âmes dans les cieux.*

HENRI DE BORNIER.





## CHEMIN MONTANT

SUITE



Le baron inclina la tête avec un soupir qui en disait plus long que des paroles.

— Ce sont des exagérations, je le répète, de pures exagérations ! reprit de sa voix haute et perçante Mme d'Auvray. Cela vous serait pénible, soit, pendant quelques jours, puis vous en prendriez l'habitude et vous n'y songeriez plus. Quel rapport la présence de cette personne aurait-elle,

du reste, avec vos tristes souvenirs ?...

— Non, non ! répéta Françoise, pas cela ! Jamais cela ! jamais nous ne pourrions nous y résigner !

— Je te ferai remarquer, ma petite Françoise, prononça sa tante, avec une certaine impatience, que tu tranches la question, sans laisser même ton père placer une parole. Tu n'es qu'une enfant. Mes enfants, à moi, n'auraient pas voix au chapitre, certainement, dans les circonstances où nous sommes...

— Si mes cousins avaient le malheur de se trouver dans les mêmes circonstances que Rosée et moi maintenant, ils se révolteraient, j'en suis sûre, ma tante, à l'idée de voir quelqu'un vous remplacer auprès d'eux, en quoi que ce fût...

— Me remplacer auprès d'eux !... exclama Mme d'Auvray, qui n'avait pas calculé la portée entière de sa phrase.

Comprenant soudain, elle s'interrompit, mais reprit après un instant de silence :

— Rosée et toi n'êtes que des enfants, je le répète, auxquelles on devrait uniquement communiquer des décisions, au lieu de vous admettre à la discussion de choses que vous ne pouvez juger.

Françoise tourna des yeux brillants de révolte et d'angoisse du côté de Raoul Vernède, qui venait d'entrer et cherchait à se mettre au courant de la question en litige.

Il posa doucement sa main sur la tête de l'enfant et, d'un ton affectueux :

— Vous vous trompez, chère madame, Françoise est une jeune fille, maintenant, qui prend tous ses devoirs très au sérieux et qui est tout à fait capable d'écouter et de comprendre de bonnes raisons.

— Qu'elle les écoute donc, alors, fit Mme d'Auvray ; jusqu'ici on n'a entendu qu'elle... ou à peu près... Voyons, Louis, il n'est pas possible que, malgré vos répugnances très respectables, je le veux bien, et pour lesquelles je vous offre toute ma sympathie, il n'est pas possible que vous ne compreniez pas l'urgence de la chose. Un homme ne saurait suffire à deux enfants, deux filles surtout, de l'âge des vôtres.

— Je ne le nie pas, ma chère Lucie... certes, il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites... vous avez même... probablement... tout à fait raison... mais...

— Mais non, mais non, papa ! interrompit Françoise, en posant la main avec insistance sur le bras de son père ; ma tante ne se rend pas compte... Cela n'a jamais été dans les idées de maman de nous donner une institutrice, et elle tenait absolument aux cours qu'elle nous avait choisis, ceux de Mme Boyer ; vous le savez bien, papa ?

— Oui, c'est vrai.

— Mais, reprit Mme d'Auvray, votre institutrice vous y conduira, aux cours, si ce n'est que cela.

— Nous avons Julia pour nous conduire ; cela suffit bien.

— Julia ? Une femme de chambre ! Je vous demande quelle confiance on peut avoir dans ces sortes de personnes !

— Maman avait beaucoup de confiance en Julia. C'était elle qui nous conduisait presque toujours à nos leçons.

— Oui, mais ta mère était là ; Julia se sentait surveillée, tandis que maintenant elle en prendra à son aise... Et puis il s'ensuivra, entre elle et vous, une familiarité qui existe sans doute déjà, du reste, si vous êtes si fort engouées de cette fille.

— Quelle familiarité ? murmura Françoise.

— Vous faites erreur, Lucie, dit gravement le baron Mac-Laur ; ma femme avait des principes d'éducation trop délicats pour admettre aucune familiarité entre ses enfants et les domestiques ; elle était très sévère, au contraire, sous ce rapport.

— La grande douceur de cette pauvre Emma m'aurait fait craindre... mais je n'en doute pas, puisque vous le dites, Louis ; du reste, j'ai le souvenir très précis d'une conversation que nous



eûmes un jour, elle et moi, sur ce sujet. Emma tenait de moi, certainement, les principes dont vous parlez, car je me rappelle qu'elle était restée frappée de mes arguments.

Françoise, avec une impatience fiévreuse, battait le tapis de son petit pied.

— Et, continua M<sup>me</sup> d'Auvray avec ironie, est-ce aussi Julia qui fera travailler Rosée, qui lui expliquera ses devoirs et ses leçons quand elle ne les comprendra pas?... Je doute que, sous cette direction, elle tienne la tête de son cours.

— Julia n'aura rien à voir à cela, ma tante, prononça Françoise d'une voix nette; je ferai ce que faisait maman : je dirigerai le travail de Rosée.

— Le travail de Rosée? Et tes devoirs à toi, ma petite, y penses-tu? Ta journée y passera donc? Il me semble, du reste, avoir entendu dire que tu ne mettais guère de zèle et de patience à aider ta sœur, dans ces cas-là.

— J'en mettrai maintenant, ma tante; je travaillerai deux fois plus, répondit Françoise rougissante, mais très résolue.

Ses yeux brillaient; elle répéta avec passion :

— Je travaillerai toute la journée s'il le faut, mais je ne veux pas, je ne veux pas d'institutrice!

D'un geste plein d'incertitude et de perplexité, le baron passait et repassait ses mains l'une sur l'autre.

Vernède restait silencieux,

— Je te répète que cela peut avoir des inconvénients dont tu ne saurais te rendre compte, insista M<sup>me</sup> d'Auvray. M. Vernède, vous ne parlez pas, mais il est impossible que vous ne me donniez pas raison.

— J'admets parfaitement vos objections, madame, et ce que vous conseillez serait, je le crois, le parti le plus sage. Mais je ne puis m'empêcher de comprendre l'éloignement invincible de mon pauvre ami et de cette enfant. Il vaudrait mieux, ce me semble, leur laisser le loisir d'envisager tous les côtés de la question, et ne pas insister davantage pour l'instant.

M<sup>me</sup> d'Auvray eut un geste impatienté, qui exprimait son dédain pour tant de faiblesse et témoignait qu'elle renonçait à prodiguer les principes de sa sagesse à des gens aussi déraisonnables. Elle sortit de la chambre avec dignité.

Cependant, une ombre d'indécision avait passé sur le visage de Françoise, aux paroles de Raoul Vernède. Elle le regardait, la physionomie préoccupée, et paraissait réfléchir avec plus de calme.

M. Mac-Laur, dès que sa belle-sœur eut refermé la porte, poussa un soupir de soulagement, secoua la tête comme pour repousser des pensées importunes qui lui pesaient, et dit à sa fille, d'un ton témoignant son vif désir d'éviter à l'avenir toute nouvelle contestation à ce sujet :

— Je compte bien sur toi, France, n'est-ce pas, mon enfant?... C'est parce que je compte tout à

fait sur toi que je ne me rends pas à l'opinion de ta tante et de Vernède.

Celui-ci observait la jeune fille. Françoise répondit de sa voix calme, au fond de laquelle on sentait une volonté extraordinaire :

— Oui, papa, vous pouvez compter sur moi.

Et, comme son père s'éloignait, elle ajouta plus bas, s'adressant à Raoul Vernède, d'un ton caressant où se retrouvait la note enfantine, et qui semblait vouloir lui arracher son approbation :

— Je veillerai bien à tout, ami, je vous assure; vous verrez bien qu'il n'y aura pas d'inconvénients.

Il ne put s'empêcher de lui répondre par un sourire :

— Je suis certain que vous ferez pour le mieux, Françoise.

#### IV

Françoise fit pour le mieux. Elle avait dit qu'on pouvait compter sur elle, et, pour tenir parole, elle ne se ménagea en rien.

Tout sembla d'abord marcher à souhait.

L'air grave de la jeune fille, sa voix, qui avait pris des inflexions toutes particulières de sérieux et d'autorité, imposaient à Julia, la femme de chambre, et faisaient l'émerveillement de tous les domestiques.

« Mademoiselle sera une maîtresse femme », telle était la phrase louangeuse qu'on se passait de bouche en bouche dans les régions de l'office. — « Madame, elle-même, n'y regardait pas de si près, » ajoutait Julia, qui se sentait, en effet, presque plus étroitement surveillée que du temps de sa défunte maîtresse.

Avec Rosée, Françoise n'eut que les premiers jours de bons, et la patience qu'elle s'était promis de déployer fut vite mise à rude épreuve.

L'enfant, douce et intelligente, du reste, avait la cervelle légère et ne pouvait supporter l'obligation de se fixer sur un travail quelconque.

Et, quoiqu'elle eût treize ans sonnés, on la voyait, en vrai bébé, apprendre ses leçons en berçant sa poupée sur ses genoux : elle les lui récitait, disait-elle.

Quand Rosée vit Françoise prendre auprès d'elle la place occupée autrefois par leur mère, et se tenir toute prête, avec une douceur et une complaisance qu'elle lui connaissait peu, à lui faciliter son travail, la petite fille eut d'abord un grand accès d'attendrissement et de zèle. Les coudes sur son bureau, tenant sa tête à deux mains pour l'empêcher de tourner, et fronçant ses sourcils blonds dans une sévère tension d'esprit, elle écoutait les démonstrations de sa grande sœur avec une religieuse attention.

Mais le naturel, chassé par un si violent et si vertueux effort revint au galop sans beaucoup tarder.



Alors, pour Françoise, commencèrent des heures vraiment pénibles. Il fallait à maintes reprises rappeler à Rosée le moment du travail et recommencer vingt fois de suite les explications les plus simples, pour se trouver, à la fin, au même point qu'en commençant, l'esprit de la fillette ayant pendant ce temps vagabondé vers mille objets divers, ainsi qu'un papillon dans un pré.

Et puis, pour répondre aux instances de sa sœur, elle avait des raisonnements inattendus qui laissaient celle-ci sans réplique. Avec toutes sortes de câlineries, par exemple, elle interrompait la démonstration d'un problème *tortillé à plaisir*, suivant son expression, par ces paroles persuasives :

— Ma petite Françoise, ma mignonne Françoise, si je t'écoute, je sais très bien que je comprendrai et que je ferai le problème, mais ça m'ennuie tant ! Fais-le, toi ; cela reviendra toujours au même... et, la prochaine fois, je t'écouterai ; sûrement, la prochaine fois !

La pauvre Françoise sentait souvent sa patience bien près de lui échapper ; dans ce cas, pour se calmer, elle ne trouvait rien de mieux que de sortir brusquement de la chambre, au grand ébahissement de Rosée. Elle descendait un étage, faisait le tour du salon et de la salle à manger, et remontait reprendre sa place avec gravité.

Ayant, de tout temps, aimé passionnément le travail, elle pouvait d'autant moins comprendre et excuser la légèreté et la paresse de sa petite sœur. Aussi, peu à peu, malgré ses résolutions, le naturel prenait le dessus, également, chez elle, et il lui arrivait de se laisser aller à élever la voix avec une irritation mal contenue, puis de s'emporter tout à fait, sans ménager les mots durs :

— Tu es insupportable ! on ne peut rien obtenir de toi ! J'aimerais autant expliquer le système métrique à une bûche ! Tu es intelligente, et tu te fais sotte à plaisir. Tant pis pour toi si tu es la dernière au cours ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Au contraire, j'en serai très contente !

Alors, Rosée rougissait, les larmes lui montaient aux yeux, et, d'une voix plaintive et douce, toute pleine de reproches :

— Oh ! que tu es méchante, que tu es méchante ! Jamais maman ne me grondait comme ça ! Jamais elle ne me disait de ces vilaines choses, maman !...

Et d'affreux remords tenaillaient la conscience de Françoise.

Avec une nouvelle énergie, elle se dominait et se remettait à l'œuvre ; mais, malgré tous ses efforts, elle était bien obligée de s'avouer que, chaque jour, son élève lui échappait davantage et faisait dans ses études des progrès de plus en plus médiocres.

Elle essayait de gronder doucement :

— Rosée, ce n'est pas bien ; tu te donnais plus de mal autrefois.

— Non, répondait l'enfant avec une cruauté inconsciente ; c'était maman qui se donnait plus de mal et qui expliquait mieux. Et puis, tu ne sais pas, Françoise, j'ai beau faire, avec toi ça ne me paraît jamais sérieux, ce n'est pas de ma faute !

Le pauvre professeur improvisé baissait la tête et ne disait plus rien.

Ce qui achevait de désoler la jeune fille était l'obligation de reconnaître que, même en se multipliant, elle ne pouvait suffire à tout, tandis que son propre travail se ressentait de ce surcroît d'occupations. Elle n'obtenait plus à son cours ses succès habituels ; son amour-propre en souffrait, mais elle l'eût immolé courageusement ; ce qui lui coûtait bien davantage, c'était l'idée de sacrifier les études qu'elle aimait pour elles-mêmes.

Cependant, Françoise se raidissait contre les obstacles et poursuivait la lutte, s'aveuglant, autant qu'elle le pouvait, sur ces résultats regrettables, toujours hantée par la crainte de cette institutrice dont elle se sentait menacée, et qu'elle ne voulait accepter à aucun prix.

Au bout d'un certain temps, Julia, de son côté, se relâcha dans son service exemplaire. Remplissant presque constamment le rôle de chaperon, les longs moments d'attente qu'elle devait passer chaque jour dans les antichambres de cours ou de professeurs lui donnèrent des habitudes d'oisiveté et de bavardage. Plusieurs fois même elle tenta de communiquer aux deux jeunes filles les cancans d'office que colportaient d'autres domestiques sur les familles de leurs compagnes. Françoise, se rappelant le mot de sa tante à propos des dangers de la familiarité, lui imposa silence d'une façon qui n'admettait pas de réplique.

Julia se tut, mais tout en laissant voir qu'elle était profondément blessée.

Rosée, dont le bon petit cœur était facile à toucher, trouva Françoise très dure et, s'attendrissant sur le sort de Julia, éprouva le besoin de la consoler ; aussi, pour lui adoucir sa mortification, elle alla entretenir, dans la lingerie, pendant ses moments de récréation, de longues causeries avec la femme de chambre.

Lorsque Françoise s'en aperçut, il était déjà bien tard pour sévir. Ses observations et ses défenses faites à Rosée n'eurent d'autre résultat que d'amener un second état de chose pire encore, peut-être, que le premier. La petite fille, par enfantillage ou espièglerie, pour jouer un tour à sa grande sœur, qui avait endossé le rôle ridicule de magister, s'entendait avec Julia ; et toutes deux avaient des apartés derrière le dos de Françoise, ou se donnaient des rendez-vous en cachette, afin de poursuivre leurs amusements et les conversations interdites.

Françoise prit encore patience et se multiplia davantage pour ne pas se relâcher de la plus stricte surveillance. Elle crut avoir trouvé le remède nécessaire en prescrivant à Julia de ne plus les



attendre pendant les cours, et de revénir les chercher à l'heure réglementaire.

La méthode parut excellente d'abord ; mais Julia ne tarda pas à se montrer d'une inexactitude déplorable ; les deux jeunes filles faisaient, en l'attendant, des stations interminables, gênant leurs professeurs et perdant des instants qu'elles eussent préféré employer d'une façon plus intéressante.

Julia avait toujours mille bonnes raisons pour excuser ses retards : elle arrivait, la montre à la main, et cette montre, par un fait inexplicable, se trouvait retarder de trois quarts d'heure ou d'une heure ; elle avait été retenue par M. le baron ou par la blanchisseuse ; elle était retournée chercher des parapluies, etc., etc. Et dans ce flux d'excuses, détestables et boiteuses, les réprimandes de Françoise étaient complètement noyées et, par suite, probablement, demeuraient sans effet.

La pauvre enfant vivait dans une perpétuelle tension d'esprit ; son visage expressif, pâli et visiblement amaigri, en portait la trace.

M. Vernède, que ses relations intimes avec le baron ramenaient sans cesse, comme par le passé, au milieu de la famille dont il avait de longue date fait la sienne, ne tarda pas à s'en apercevoir.

— Françoise n'a pas l'air bien, dit-il, un jour, au baron, après avoir observé pendant quelques minutes la jeune fille, accoudée, rêveuse, à la table ; est-ce qu'elle ne se fatigue pas trop ?

— Pourquoi se fatiguerait-elle ? questionna M. Mac-Laur, jetant un regard interrogatif à sa fille.

Celle-ci, qui s'était redressée en rougissant un peu, protesta vivement, et son père n'insista pas ; non point par indifférence, il aimait tendrement ses enfants, mais, comme toutes les natures faibles, il ne pouvait souffrir qu'on lui fit prévoir d'avance les choses pénibles, quitte à se désespérer ensuite devant le fait accompli.

Raoul Vernède n'avait sans doute ni la même manière de voir ni le même tempérament, car il ne se contenta pas des dénégations de Françoise, et profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour renouveler ses questions avec une sollicitude inquiète :

— Quelque chose vous tourmente, petite Françoise, j'en suis sûre ; pourquoi ne pas me le dire ?

— J'ai beaucoup à faire, répondit Françoise avec hésitation ; je n'y suis pas encore habituée... Je m'y accoutumerai peu à peu...

— Ce n'est vraiment que cela ?

— Oui... je pense, fit-elle en détournant la tête.

Vernède attendit un peu, puis reprit doucement :

— Ce n'est que cela... Mais si, plus tard, il y avait autre chose... qui vous semblerait trop lourd, il faudrait me le dire, n'est-ce pas, France ? Un vieil ami comme moi peut toujours aider et conseiller ; c'est à quoi il est bon... Vous me le diriez, n'est-ce pas ?

— Oui, oh ! oui ! murmura Françoise, sentant une douceur consolante lui pénétrer le cœur à ces bonnes paroles, et ses grands yeux gris remercièrent Vernède avec un sourire reconnaissant.

## V

On était arrivé, au mois de décembre, à cette période lugubre de l'année où la nuit semble empiéter sur le jour, et où le froid pénétrant et continu paraît, lui aussi, assombrir le ciel.

Françoise et Rosée se trouvaient, un après-midi, chez leur professeur de musique. La leçon avait été prise assez tard, elle était finie depuis quelque temps déjà, et Julia n'arrivait pas.

La nuit venait rapidement au dehors ; les réverbères s'allumaient un à un, et une pluie fine tombait, achevant de délayer la neige sur l'asphalte des trottoirs.

— Jamais Julia n'arrivera ! gémit Rosée, qui écrasait depuis un certain temps son petit nez contre la vitre de la fenêtre. Et j'ai mal à la tête, et je voudrais tant être rentrée, continua-t-elle avec son ton plaintif d'enfant un peu gâtée ; tous les jours elle vient plus en retard ; elle finira par ne plus venir du tout.

— Et tu prends sa défense quand je le lui reproche, observa Françoise.

— C'est parce que ce n'est pas toujours sa faute, reprit vivement la petite fille ; mais, aujourd'hui, qu'est-ce qui peut la retenir ? Il y a près de trois quarts d'heure qu'elle devrait être ici. Les rues ont l'air si horriblement triste par cet affreux temps ! Je voudrais être rentrée ; j'ai vraiment très mal à la tête ; tête comme elle est chaude !

Françoise posa la main sur le front de sa petite sœur :

— Très chaude, pauvre chérie ; mais, dès que Julia sera là, nous prendrons une voiture et nous serons bien vite à la maison.

— Vous parlez d'une voiture ; voulez-vous que je vous en envoie chercher une ? proposa la maîtresse de piano, qui venait de terminer sa dernière leçon et, après avoir reconduit son élève, s'approchait des deux sœurs.

Françoise remercia et dit qu'elles attendraient leur femme de chambre.

— Si elle vient ! suggéra Rosée malicieusement.

— Elle me paraît vous avoir oubliées, en effet, dit le professeur en riant, et, si vous m'en croyiez, vous partiriez sans l'attendre davantage, car je ne serais pas étonnée que le verglas prit, après cette pluie sur la neige, et vous pourriez bien alors ne plus trouver de voiture.

Cette hypothèse parut terrible à Rosée, qui pressa sa sœur de suivre l'avis du professeur.

— J'ai peur que papa ne soit mécontent si nous revenons seules, objecta Françoise, embarrassée.



— Il sera encore bien plus mécontent si nous ne revenons pas du tout ! riposta Rosée... Et s'il n'y a plus de voitures?...

— Attendons encore un quart d'heure.

Le quart d'heure s'écoula sans que Julia fit son apparition ; l'attente des jeunes filles durait déjà depuis plus d'une heure, et la maîtresse de piano, malgré toute la bonne grâce qu'elle déployait dans cette circonstance fâcheuse, était visiblement gênée par leur présence.

— Un cheval qui s'abat ! cria tout à coup Rosée, qui, dans son impatience, ne quittait pas la fenêtre. Bon ! un monsieur voulait courir pour voir ; il est tombé, lui aussi ! C'est le verglas, comme le disait M<sup>lle</sup> Tiron ; qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Partons, dit sa sœur, se décidant enfin ; nous ne pouvons plus compter sur Julia ; il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire.

Françoise aurait été si heureuse de trouver une bonne excuse à la conduite de la femme de chambre qu'elle éprouvait le besoin de persuader aux autres et à elle-même que cette excuse existait.

M<sup>lle</sup> Tiron, avec empressement, fit arrêter une voiture. Les deux enfants y montèrent, après avoir donné leur adresse au cocher, dont le nez se montrait fortement bleui par la pluie glacée qui tombait et aussi, sans aucun doute, par quelque libation venue moins directement du ciel.

— Tu vas joliment gronder Julia, hein ! Françoise ? dit Rosée ; elle s'était blottie joyeusement au fond du fiacre, et, trouvant l'aventure fort drôle, riait de l'air sérieux de son aînée.

Celle-ci, toujours pénétrée avec excès du sentiment de sa responsabilité, avait la physionomie si soucieuse, que sa gravité finit par gagner sa petite sœur. Les zigzags du fiacre sur la chaussée et les trébuchements continuels du cheval, que le cocher soutenait à grands renforts de jurons et de coups de fouet, contribuèrent du reste à ce revirement de l'esprit de Rosée ; à chaque nouvelle secousse elle poussait de petits cris de frayeur et se raccrochait à sa sœur, à peine plus rassurée qu'elle, quoique toujours en possession de son sang-froid. Et, au milieu de sa préoccupation, Françoise se surprenait à penser :

— Si ma tante d'Auvray savait cela !

Tout à coup, au tournant d'une rue, une secousse terrible se produisit et lança les deux jeunes filles l'une sur l'autre, puis la voiture s'arrêta subitement, tandis qu'une tempête de vociférations furieuses arrivait, à travers les vitres, aux oreilles de Françoise et de Rosée, encore tout étourdies.

Le fiacre avait renversé et plus ou moins endommagé une voiture des quatre-saisons, dont le pro-

priétaire accablait d'injures et de réclamations le cocher, fort affairé à relever son cheval abattu sur le pavé, que chaque minute rendait plus glissant.

— Descendons, descendons ! cria Rosée ; France, je meurs de peur dans cette voiture ! Vois donc, il y a un brancard brisé !

Françoise ouvrit la portière en toute hâte, et elles descendirent au milieu d'un groupe bruyant de badauds qui se pressaient pour voir l'accident. Un sergent de ville était arrivé, il s'efforçait de calmer le marchand des quatre-saisons ; mais celui-ci ne voulait pas se laisser calmer et continuait d'échanger, avec le cocher au nez bleu, les ripostes les moins parlementaires, semées des fleurs de rhétorique énergiques, en usage aux halles et dans le pire style du faubourg parisien ; des gamins excitaient les deux adversaires par des commentaires humoristiques du même goût.

Françoise, qui aurait voulu pouvoir boucher ses oreilles, et surtout celles de sa sœur, ne songea qu'à fuir le plus loin possible. Tirant Rosée par la main elle essaya de fendre l'attroupement toujours plus compact.

Mais le cocher, auquel ni la colère ni la boisson ne faisaient oublier ses intérêts, leur cria de sa voix avinée :

— Dites donc, les bourgeoises, c'est pas honnête, ça ! Par ce fichu temps-là je l'ai bien gagnée la course, nous sommes plus qu'à moitié chemin ; vous allez me payer, on ne lâche pas le monde comme ça ! Mon argent !

Et sa grosse main, couverte d'un gros gant bourru qui la rendait semblable à une patte d'ours, se posa brutalement sur le bras frêle de Françoise.

D'un instinctif mouvement de répulsion, celle-ci se dégagea.

— Je vais vous payer, fit-elle la voix impérieuse, mais ne me touchez pas, je vous prie.

Quelque chose dans son regard et dans son ton laissa l'homme interloqué. Elle tira son portemonnaie et lui donna deux francs ; il se confondit en remerciements ; sans les écouter, la jeune fille entraîna sa sœur.

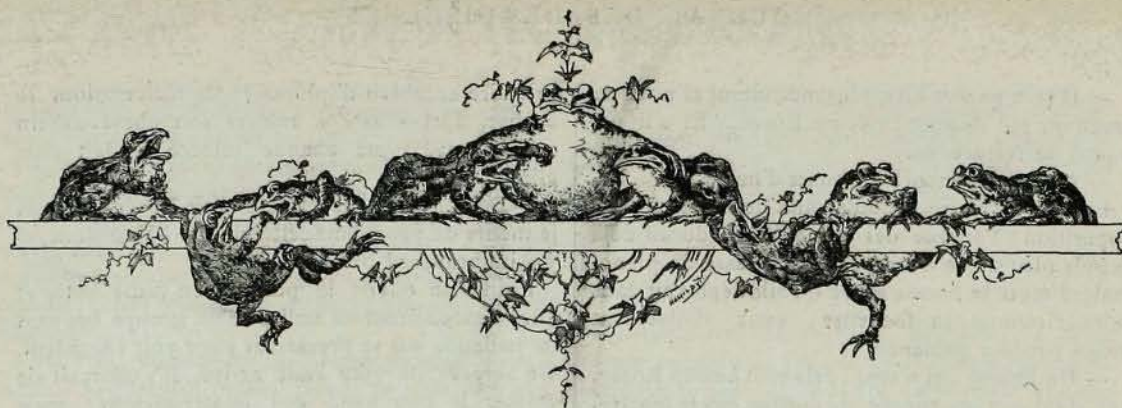
— Il faut prendre une autre voiture, dit Françoise, quand elles eurent mis entre l'attroupement et elles une distance suffisante pour les rassurer.

— Mais il n'y en a pas une seule, gémit Rosée, qui se serrait, toute épeurée, à ses côtés ; il fait noir comme s'il était minuit ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?... Et il pleut si fort et nous n'avons pas de parapluies.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)





## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Nouveautés imminentes ; Concerts dominicaux. — Opéra-Comique : La grippe et les prochaines reprises. — Scènes lyriques minuscules. — Grands concerts.



OMME le mois dernier, des nécessités de mise en pages et des considérations administratives nous obligent à restreindre nos lignes. Mais à partir du 1<sup>er</sup> mars, notre Causerie musicale reprendra son étendue de quatre colonnes.

A l'heure où nous commençons cette page, nous ne pouvons affirmer si d'ici deux jours ou plus, *L'Etoile*, de M. Wormser, tant an-

noncée, se lèvera enfin. Nous avouons que l'attente nous refroidit un peu, et que la chorégraphie n'a pas nos préférences. Malheureusement, si nous avons pour nous consoler la perspective du drame lyrique de MM. Zola et Bruneau, *Messidor*, qui, paraît-il, excite les plus vives curiosités, on ne peut nous fixer davantage sur la date de sa première représentation. Les décors sont d'une machinerie merveilleuse, dit-on : surtout l'effondrement d'une usine sous une avalanche!... Pourvu que cela ne dépasse pas la rampe! Après *Messidor* on mettra à l'étude *Les Maîtres Chanteurs*, de Wagner. Du reste, avec son *Don Juan* et ses concerts dominicaux, l'Opéra fait aisément prendre patience à son élégant auditoire. Il revoit avec plaisir deux fois le même programme, surtout lorsqu'il s'y trouve des premières auditions telles que la symphonie en *ut* de Dukas ; le *Pâris et Hélène* (sélection), de Gluck, avec M<sup>me</sup> Caron ; le *Mephistophélès*, de Boïto, avec M. Delmas, et ces

ravissantes danses de *Don Juan*, dont les interprètes sont dignes de cette musique délicate.

A l'Opéra-Comique, la grippe a causé quelque émoi, et M<sup>lles</sup> Lackmé-Van Zandt et Delna-Zerline lui ont payé un regrettable tribut. Cela suffit pour que les ouvrages à l'étude soient un peu retardés, probablement. On assure que la *Cendrillon*, de Massenet, servira de spectacle d'ouverture à la nouvelle salle Favart, en construction, pour l'Opéra-Comique, comme on sait. On va reprendre à ce théâtre *Les Diamants de la Couronne* et le *Domino noir*, d'Auber, ainsi que *La Dame blanche*, de Boieldieu, que tout une génération ne connaît que de nom. Son aînée entendra avec plaisir et, qui sait? avec quelque doux regret peut-être, ces charmantes mélodies qui bercèrent notre jeunesse.

Nous n'avons pas encore parlé du petit théâtre lyrique de la galerie Vivienne, où un intelligent directeur fait revivre les œuvres du passé. Cette fois, ce sont nos aïeules qui vont se délecter avec les ariettes du *Devin de village*, un acte de Jean-Jacques Rousseau (1752).

Sans remonter si haut on y a donné *Le Bijou perdu*, d'Adolphe Adam, opéra comique célèbre en son temps, et qui, aujourd'hui, fait très bonne figure, comme musique d'opérette, dans la salle minuscule de la galerie Vivienne.

Nous avons aussi le Théâtre-Blanc, dont le nom très heureusement choisi indique sa destination. Nos très jeunes lectrices apprécieront, sous l'aile maternelle, le tact et le soin qui président au choix des piécettes que l'on y représente le dimanche.

Dans l'un de ses derniers concerts du mois, M. Lamoureux a fait entendre, pour la première fois au Cirque d'Été, plusieurs œuvres de choix qui ont trouvé, grâce à la valeur de son orchestre, une exécution d'une idéale perfection. A part l'ouverture de *Frithiof*, de M. Th. Dubois, qui, malgré ses prétentions dramatiques, est une page froide, sans originalité, il n'y avait qu'à admirer



dans le choix des ouvrages exécutés à cette séance.

La symphonie de *La Nuit de Noël*, de Bach, composition d'une grâce exquise et bisée d'enthousiasme; *Les Djinns*, de César Franck, une page d'un charme irrésistible par l'élévation de l'inspiration, saluée d'acclamations très vives pour l'éminent chef d'orchestre, comme pour l'habile pianiste, M<sup>me</sup> Jossie, qui a rendu sa partie en grande artiste.

La première audition de la *Fantaisie-Dialoguée*, pour orgue et orchestre, de M. Boëllmann, n'a pas reçu un accueil moins chaleureux du public, qui a su apprécier son caractère classique et les belles qualités de style du compositeur qui tenait l'importante partie de l'orgue avec sa grande maîtrise.

Le bel air de basse de *La Fête d'Alexandre*, de

Hændel, a été maladroitement chanté par un baryton dont la voix laissait beaucoup à désirer. Mais l'orchestre a repris bientôt ses droits dans *Les Murmures de la Forêt*, et deux *Danses hongroises*, de Brahms, qui terminaient victorieusement la séance.

Au Châtelet, M. Colonne a fait entendre une œuvre inédite du regretté Chabrier, une *Suite pastorale*, dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard, car ce sont des pages charmantes de naïveté et de calme champêtre. L'œuvre mystique et idéale de C. Franck, *Rédemption*, a mis le comble au succès du vaillant orchestre.

Les lignes nous manquent pour donner quelques titres de nouveautés de choix. Le mois prochain nous reprendrons nos habitudes.

MARIE LASSAVEUR.



## Causerie de Quinzaine



« Patrie reconnaissante lui éleva une statue ».

Cette phrase type qui terminait si glorieusement la vie de certains héros, avait, dans mon enfance, un singulier prestige pour mon imagination. Elever une statue, dresser un autel, c'était tout un, me semblait-il, et j'éprouvais une sorte de vénération intime pour le demi-dieu objet de ce culte public.

Eh bien, je me trompais; les statues, c'est une affaire de mode, de chance, d'à-propos, de voirie. Il suffit d'avoir dans sa personne physique ou morale quelque chose qui tire l'œil, ou dans son département un square à embellir, ou dans ses relations un jeune sculpteur qui s'affectionne pour votre nez ou pour votre coupe de cheveux, en même temps qu'il éprouve le besoin de pétrir la glaise ou de casser un peu de marbre; et vous avez votre statue, votre inauguration, votre député, un ministre et deux discours. Oh! illusions de l'enfance!

Pourtant, il reste à la France des grands hommes à couronner, il lui en restera toujours, quelle que

soit sa générosité; ce mois-ci deux illustres figures vont se dresser sur l'autel que leur offre la patrie, je veux parler de Beaumarchais et de Hoche dont on s'occupe fort en ce moment.

Au nom de Beaumarchais le sourire vient aux lèvres et l'on pense à Rossini, ce qui est bien juste à propos du *Barbier de Séville*, le seul chef-d'œuvre du poète dont la foule ait gardé le souvenir, grâce au musicien: *Una voce poco fa*. Mais quelle injustice quand l'on considère l'ensemble de ce génie étincelant sous toutes ses faces, et si éminemment français par sa prodigieuse facilité d'assimilation, sa promptitude de métamorphose, ses productions tour à tour nobles, gracieuses, véhémentes, ingénieuses; suivant le cas, mordantes ou suaves, et toujours spirituelles.

Son père, horloger de valeur, voulut en faire un horloger; l'adolescent répondit à cette espérance par l'invention d'un échappement qui eût pu suffire à sa réputation de mécanicien hors pair; mais Beaumarchais se sentait des ailes et il abandonna l'atelier paternel pour se donner aux arts, à la musique particulièrement; puis homme de lettres, avocat, financier, pamphlétaire, il remplit avec un éclatant succès tous ces rôles successifs, dans une vie des plus agitées. Tour à tour professeur de harpe des filles de Louis XV qui le choyèrent à l'envi, et la cour après elles; ami du banquier Pâris-Duverney qui fit sa fortune en l'associant à ses spéculations, son étoile pâlit un



instant sous Louis XVI. Le roi, trompé par un grand seigneur qui avait eu à se plaindre de la plume mordante de l'homme de lettres, le fit enfermer dans une maison de correction; il en sortit triomphant huit jours après, délivré par la force de l'opinion publique, qui déjà pesait dans les jugements du roi.

Sous la Révolution, même existence remplie et agitée. Beaumarchais avait donné dans les idées nouvelles; son immense fortune lui permit de faire de généreux sacrifices, et l'ingratitude fut sa récompense; il était prisonnier à l'Abbaye et allait être guillotiné, lorsque Manuel se souvint qu'il était son ami et le fit évader. Il passa en Angleterre et, après la Terreur, revint finir doucement, dans sa maison de Paris, une vie trop pleine pour qu'on puisse la raconter en quelques lignes. C'est Paris, le vieux Paris du quartier Saint-Antoine et des Tournelles, qui aura la statue de ce génie si éminemment parisien.

Hoche n'avait rien de la souplesse du courtisan; il s'éleva tout seul, par la force de la volonté et de l'intelligence: sergent à dix-sept ans, à vingt-deux il était général et à trente-neuf il mourait empoisonné, sans que l'on ait jamais su si cette trahison était le fait d'une vengeance anglaise ou d'une rancune du Directoire; il mourut, laissant libre le champ de bataille de l'Europe à son rival heureux, Bonaparte, dont la gloire hantait la jalouse ambition du vainqueur d'Altenkirchen.

Hoche a été un de nos plus grands généraux, une figure saisissante par la hardiesse de ses vues, la promptitude de l'exécution, la pureté de son désintéressement; on peut ne pas penser comme lui, mais sa vie entière force à l'admiration et au respect.

Après l'évocation de ces deux gloires nationales, il devient bien difficile de redescendre sur terre et de reprendre la suite des petits événements qui nous entourent et font la vie publique quotidienne. Le jour de l'an, avec ses plaisirs et ses corvées, a rempli la première quinzaine du mois; la seconde est restée vide d'intérêt réel.

Que Paris était donc joli ce 1<sup>er</sup> janvier 1897, avec ses jouets tentants, ses enfants heureux qu'on rencontrait partout, à la fois, agités, bavards, encombrants, armés de moutons, de fusils, de polichinelles, disant des mots drôles, avec cette naïve inconscience qui est l'un des plus grands charmes de cet âge, comme ce bambin, par exemple, qui, gorgé de bonbons, fatigué d'avoir dit son compliment à plusieurs générations de tantes et d'avoir remercié des étrennes reçues la veille, répondit à sa mère qui lui disait :

— Nous allons rentrer.

— Ah! quel bonheur, je vais retrouver mon chameau et mon papa!

Le chameau le premier, bien entendu; il est vrai qu'il avait deux bosses.

Ce retour vers l'enfance me fait songer à un procès fort original qui vient de se plaider en Angleterre contre un gamin coupable d'avoir dévissé un robinet de la Compagnie des eaux. L'avocat de celle-ci a demandé la remise du jugement à huitaine pour donner au père du délinquant le loisir d'administrer à son fils un *flogging* (en français, le fouet). Voilà qui fait rêver et, si l'on appliquait ce châtiment corporel chez nous, je crois qu'il y aurait pas mal de petits dévisseurs compris dans la correction, les Français paraissant avoir, en bas âge, et quelquefois même plus tard, le génie de la destruction.

Mais le fouet n'est plus guère à la mode; l'Angleterre seule a conservé, dans toute sa pureté, ce vestige du passé; on est essentiellement conservateur de l'autre côté de la Manche; et tout à l'heure, en parlant du joli réveil de Paris en fête, le 1<sup>er</sup> janvier, je revoyais par le souvenir le défilé fringant des voitures d'apparat s'engouffrant dans la vaste porte cochère de l'Élysée, tandis que la foule élégante sortait de Saint-Philippe-du-Roule par petits groupes souriants, qui échangeaient leurs vœux en regardant les carrosses officiels. Ils se ressemblaient tous à première vue; celui de l'ambassade d'Angleterre seul avait sa livrée de jadis avec les perruques à marteaux poudrées, les tricornes et les habits galonnés, en retard de plusieurs siècles. Ils ont bien raison!

Un mot de remerciements pour terminer: j'ai dit que le jour de l'an a été gai; pour votre journal, mesdemoiselles, il a été la douce récompense de nos efforts, car jamais on ne vit accord plus parfait dans l'ensemble du concert d'éloges qui est parvenu jusqu'à nous et qui fait tant de plaisir quand il est sincère.

Personnellement, j'ai aussi à dire combien j'ai été touchée des lettres adressées à mon nom et de ce qu'elles renfermaient. L'une d'elles, toute pleine d'affection, de confiance et des vœux les plus délicatement exprimés, m'est parvenue avant tout autre message de la même nature, selon le souhait exprimé par celle qui l'écrivait. Merci, chères enfants, et que Dieu vous le rende... comme à la quête.

C. DE LAMIRAUDIE.